

LE JOURNAL DES CAMPAGNES

HEBDOMADAIRE

8 PAGES PAR NUMERO

Un an... 50 cts
Six mois... 25 cts
Trois mois... 12 cts
Pour la France ou l'étranger... 10 cts
(Les envois en France sont gratuits)

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

THOS. CHAPUIS - - - Directeur

POUR L'ADMINISTRATION:
M. J. DEMERS & FRERE
30, RUE LA FABRIQUE
QUEBEC.

QUEBEC

SAMEDI 21 SEPTEMBRE 1901

Aux abonnés retardataires

Nous faisons encore une fois appel à nos abonnés retardataires. Plusieurs d'entre eux nous ont écrits pour nous excuser de ne pas nous avoir envoyés leur argent plus tôt. Nous leur présentons nos excuses et leur prions de nous envoyer leur argent dès maintenant pour que nous puissions leur envoyer leur journal sans retard.

NOS NOTES ROYALES

Le dernier jour de nos démonstrations

LE DEPART

(De l'ÉVÉNEMENT de mercredi)

Ce matin, troisième jour des fêtes de la réception royale, à Québec, notre ville était encore sous le coup d'une vive animation, et des milliers de personnes se pressaient sur les rues où devaient passer le cortège royal. Malgré le nombre infini d'étrangers qui sont venus à Québec et qui sont repartis hier, il restait encore dans nos rues un nombre considérable d'étrangers et, ce matin, la foule était tellement grande que les gardiens de la paix ont eu toutes les difficultés du monde à laisser le passage libre sur les rues St-Pierre, St-Paul jusqu'à la gare du Pacifique Canadien.

Sur le parcours, les décorations étaient magnifiques et font honneur aux citoyens de cette partie de notre ville.

Sur le quai du Roi, dès les 8 heures, ce matin, il y avait déjà grand déploiement militaire: les marins anglais d'un côté, et les militaires canadiens d'un autre, formant une fort jolie ligne.

Peu de personnes avaient été admises sur le quai, à part les officiers des bureaux de la marine et les journalistes.

De temps à autre, les yachts amarrés au quai les personnages qui s'y rendaient sur le "Ophir", en attendant l'heure du départ.

À 9 heures, le pavillon de l'"Ophir" fut abaissé: le canon se fit entendre sur toutes les fréquences et les fanfares, sur le yacht royal et sur le quai du Roi, entonnèrent le "God Save the King". Peu de temps après, leurs Altesses Royales le duc et la duchesse de Cornwall et York et leur suite mirent pied à terre.

Les hôtes royaux étaient vêtus de noir, costume de ville, le duc portant redingote noire et chapeau de haute forme; la duchesse était vêtue de noir, chapeau en velours avec perles.

Immédiatement le cortège se mit en route; le cortège contenant les hôtes royaux venait en dernier lieu et était précédé du régiment des Hussards à cheval.

Sur tout le parcours, il y eut de vives acclamations et le duc saluait de droite et de gauche avec un mouvement de tête, de même que la duchesse qui répondait aux acclamations par un gracieux signe de tête.

À l'arrivée à la gare, la foule était encore plus considérable que partout ailleurs. La duchesse se pencha et salua les hôtes royaux et les journalistes.

Les décorations sur le quai du Roi étaient encore grandioses et magnifiques, tant que, quant au travail de la peinture, à la maison Rigall et Rigall, qui a bien fait les choses. Sur le long du parcours sur le quai, on avait étendu du tapis rouge.

Les bureaux de la compagnie de la Traversée de Québec et Lévis, étaient bien décorés.

En somme, la démonstration de cette semaine—démonstration royale—à été couronnée d'un succès sans précédent, le souvenir en restera gravé dans la mémoire de tous, et septembre 1901 fera époque dans les annales de la vieille cité de Québec.

Le duc et la duchesse se sont tenus à l'arrière du train royal et sur tout le parcours jusqu'au Pont Rouge et spécialement à St-Roch et à St-Sauveur, les visiteurs royaux ont été acclamés avec un enthousiasme indescriptible.

LA VIE DE LOUIS VEUILLON

IV

Nous nous sommes souvent entendu dire par des personnes, sympathiques d'ailleurs à Louis Veillon: "Comme on sait peu de chose de sa femme; elle semble avoir tenu peu de place dans sa vie." Et, il y a deux ans, lors de la publication du premier volume de l'œuvre que nous étudions, nous avons dû croiser la plume avec une aimable chroniqueuse, qui accusait trop légèrement l'illustre journaliste de sécheresse de cœur et d'égoïsme. Dieu merci, ce second volume devra écarter pour toujours ces accusations et dissiper ces regrets. La vie intime de Louis Veillon nous est entr'ouverte suffisamment pour que la physiologie du glorieux lutteur nous apparaisse entourée d'une douce et pure lumière. Ceux qui ne sont pas assez familiers avec ses œuvres diverses, et qui n'ont guère pratiqué que le polémiste, le verront ici sous un aspect nouveau. Ils se convaincront que le soldat intrépide était doublé d'un époux et d'un père admirable. Ils sauront enfin de quelle trempe était ce cœur vaillant, quels trésors il recelait, et de quelles profondes tendresses il était l'incarnable source.

Guidé par des amis éclairés et par un digne ecclésiastique, Louis Veillon avait fait un mariage de raison. On lui avait désigné une jeune fille pieuse, modeste, de goûts simples; il s'était fait présenter dans sa famille; elle lui avait plu, et de son côté il n'avait point déçu, et une chrétienne allée avait été le résultat de ces préliminaires peu romanesques. Mais qui dit mariage de raison ne dit pas nécessairement mariage sans affection. Mademoiselle Mathilde Murcier devint une épouse profondément et fidèlement aimée. Elle eut en partage ce bonheur paisible et profond que les joies du foyer font goûter aux nobles âmes.

Louis Veillon était un homme d'intérieur. Son caractère, ses succès littéraires, sa verve de causeur, sa célébrité auraient fait de lui, s'il l'eût voulu, un hôte très accueilli et très entouré dans les salons. Mais à toutes les distractions et les attractions mondaines, il préférait toujours son "home". Il écrivait un jour à un abbé de ses amis: "J'ai l'air de donner une défaite en disant que je n'ai point de relations dans Paris, telle est pourtant la pure vérité. Il n'y a pas d'homme qui voit moins le monde. Ma femme, ma fille, mon frère, deux ou trois amis et mes collaborateurs, voilà toute ma société. Je passe toutes mes journées chez moi, mes soirées au journal et je ne me promène guère que pour aller et revenir de ma maison à la rue du Vieux-Colombier. Cette rude vie m'est imposée par l'œuvre que je fais; plus répandu, je serais plus inutile, et, pour tout dire, je ne parviendrais pas à supporter toutes les charges qui pèsent sur ma pauvreté. Figurez-vous bien que je suis à la lettre un ouvrier qui n'a que son outil pour fortune, que ses compagnons pour amis, que son dimanche pour plaisir." Louis Veillon n'allait pas ici jusqu'au bout de sa pensée. Il avait un autre motif pour enfermer sa vie intime dans le cercle restreint de sa famille. Suivant lui "un journal de principe et de combat a surtout besoin d'indépendance, et le journaliste ne peut rester indépendant envers tous qu'en se garant des salons, des réunions et des coteries. Comment, disait-il, attaquer à fond l'adversaire que l'on a vu la veille presque dans l'intimité et que l'on recevra le lendemain? Comment refuser à celui-ci, en buvant son thé, ou à celui-là, au sortir de sa table, surtout si le dîner a été bon, l'éloge immérité qu'ils vous ont demandé pour tel ou tel de leurs amis ou connaissances auxquels ils accordent du mérite et dont ils garantissent à tout hasard les intentions? Bref, comment parler haut et ferme quand tant d'aimables gens qui vous recoivent le mieux du monde, vous prient avec bonne grâce de parler bas. Non, si vous voulez être sincère toujours et toujours servir les principes, restez chez vous. La fréquentation des salons amoindrit." Il y a énormément de vrai dans cette manière de voir.

Au début de son mariage, Veillon avait encore avec lui sa sœur Elise. Ce fut donc, non pas un foyer à deux, mais un foyer à trois. L'affection et l'harmonie régnaient entre les deux belles-sœurs. N'y eut-il pas, toutefois, de part et d'autre, quelque gêne et quelque contrainte? M. Eugène Veillon a écrit à ce sujet une des plus jolies pages de son livre. D'un crayon léger et avec une merveilleuse délicatesse de touche, il nous a donné un charmant croquis. "Mathilde, très étonnée, dit-il, et quelque peu alarmée d'épouser un homme de lettres, un journaliste, souffrait-elle au début de la présence de cette jeune belle-sœur, très au courant des habitudes, des goûts, des travaux, des vices de ce mari, qu'elle, l'épouse, elle ignorait encore? C'est probable. En bonne justice, il lui en était dû. De son côté, Elise put-elle penser que sa belle-sœur, bien que prévenante pour elle et déclarant se

plaire en sa compagnie, ne serait pas fâchée de la voir entrer au ménage ou en religion? Cela eût également dans les probabilités. Mais de légers nuages empêchèrent-ils que le temps soit beau? Louis était très craintif, très susceptible à cet endroit, se montrant rassuré. Donc, les choses allaient bien. Cependant quand vint le premier enfant, Eugène, qui n'était pas encore marié, demanda à sa sœur Elise de venir s'installer avec lui. Et l'arrangement nouveau donna satisfaction à tout le monde. Lorsque cet événement de famille fut accompli, Louis dit à son frère, "avec un sourire, nuancé d'émotion:—Mathilde et Elise étaient dignes de s'entendre et s'entendaient; je comptais qu'il en serait toujours ainsi. Cependant saint Paul m'avait donné quelque inquiétude. Saint Paul?—Où. Dans l'épître du 23ème dimanche après la Pentecôte, s'adressant à ses bien-aimés, il dit: "Je prie Evodie et je conjure Syntyche d'être unies dans le Seigneur." Evidemment Evodie et Syntyche vivaient ensemble et étaient deux saintes femmes puisqu'elles étaient au premier rang des amis de saint Paul, et se dévouaient à ses œuvres. Néanmoins, l'apôtre nous l'indique, elles avaient parfois quelque peine à s'accorder. De leur vie commune et de cet ami du Maître, j'ai conclu qu'elles étaient... belles-sœurs."

Nous avons dit que Louis Veillon fut un époux et un père admirable. Sans vouloir allonger démesurément cette étude, nous aimerions à le montrer sous ce double aspect. Il nous faudra pourtant nous borner. Le grand écrivain s'est peint lui-même au vif dans des lettres écrites en différentes circonstances de sa vie. Lorsqu'il devint père pour la première fois, il éprouva une intense émotion heureuse qu'il traduisit en effusions éloquentes. "Je me croirais volontiers converti pour tout de bon", écrivait-il à un ami, "tant je suis heureux, reconnaissant, ravi et enivré de reconnaissance envers ce Dieu puissant et tendre qui donne au faible cœur de l'homme de tels espoirs et de telles joies. Oh! que je voudrais être saint afin d'obtenir que cette enfant soit sainte, afin d'attirer sur elle l'abondance infinie des impénétrables bénédictions, et que tout d'abord, elle fasse ses dents sans souffrir. Je vous assure que je suis tout bouleversé; je suis sublime et bête, j'aimerais mieux pour moi-même la mort qu'un péché, et je serais prêt à murmurer, je le crains, si lui arrivait un rhume. Cinq ou six fois par jour, je vais me courber sur ce berceau et je regarde en silence, ému de tendresse, et de respect, comme si je contemplais un ange, et c'est bien un ange, en effet; puis je la bénis, comme si m'appartenait de donner ma bénédiction aux anges. Je vous dis là des choses que vous savez bien; mais c'est une de mes sottises; il me semble que personne n'a éprouvé ces choses-là que moi."

Vous venez d'écouter le père, écoutiez maintenant l'époux. Durant un voyage en Savoie, il écrit à sa femme: "Il ne se passe point de journée que je ne visite plusieurs églises; partout j'y demande quelque chose pour ma femme et mon enfant. Je réclame pour elles deux les prières de tous ces bons prêtres qui me font amitié; enfin je puis te dire qu'il n'y a point d'heure et point de moment où je ne te pense devant Dieu quel que preuve de mon amour. Je pense à toi en m'endormant, je rêve de toi, je m'éveille en pensant à toi. Oh! ma bonne petite femme, que tu as raison de me recommander d'être bon chrétien, rapprochons-nous de Dieu toujours plus, ne faisons qu'un en lui. Nous serons heureux nous-mêmes, nous le serons nos enfants, nous le serons au ciel... Adieu, bien-aimée Mathilde... Dans une autre lettre, nous lisons: "Embrasse bien ma chère enfant, parle-lui bien de son père, et toi, songe bien à celui à qui tu appartiens par la volonté du bon Dieu. Je m'arrête, si je te disais tout ce que j'ai dans l'âme, il me semble que ton cœur battrait comme le mien jusqu'à te suffoquer. Adieu, mon amour. Ma vie est à toi tout entière. Il ne se passe pas un moment que mon cœur ne se fonde sur l'engagement du 31 juillet. (Jour de leur mariage). Et dans ce pays où je retrouve la trace des premiers jours de l'année de miel, je crois l'aimer avec plus d'ardeur encore." De telles lettres nous montrent le profond et pur amour qui unissait ces deux cœurs. Elles désarmeront sans doute les critiques auxquelles nous faisons allusion plus haut.

Hélas! les beaux jours de cette union chrétienne, "les temps heureux", comme les appelle Louis Veillon, devaient être de courte durée. La mort planait sur son foyer. En quatre mois il perdit la plus jeune de ses filles et sa femme. Le premier coup fut cruel, le second ouvrit au cœur de l'époux une blessure qui saignait encore vingt ans plus tard. Madame Veillon mourut en 1852; en 1872 le mari fidèle à son souvenir rapela en quelques pages intimes les poignantes émotions de cette longue et douloureuse. Voici quelques lignes de ce récit: "Le prêtre la confessa, l'absolut, lui donna la sainte communion et ensuite l'administrateur. Elle présida à toute la cérémonie, répondit à toutes les prières, comme s'il

se fut agi d'une autre, malgré ses douleurs qui étaient cruelles. Lorsque le prêtre se fut retiré, ses forces baissèrent subitement. Elle me fit signe d'approcher. "Louis, tu es bon chrétien, tu sais qu'il ne faut pas me tromper. Je ne savais pas qu'on dût m'administrer. Suis-je donc si malade? Parle-moi comme il faut, parle à une âme chrétienne." Je lui dis que le médecin était fort inquiet, qu'il m'en avait lui-même averti. "A ton trouble, je vois bien que c'est sérieux. Que veux-tu? Bénissons le bon Dieu!... Toi sans doute, tu pourras le rassurer au moins sur ce point, et je lui dis qu'en tout cas, nos filles n'auraient point d'autre mère. J'éprouvai une sorte de joie à faire ce serment. Ses yeux se voilèrent, elle entra en agonie. Je le reconnus parce que j'avais vu mourir mon père. Elle eut quelques moments de délire, et je vis quelle pensée envenimée à moi, quelque chose me me reconnaît plus. Éloignez les enfants. Dites-leur de ne pas faire de bruit pour ne pas déranger Monsieur. J'étais à genoux auprès du lit, la bouche sur sa main. Mon frère qui était là me dit: Ferme-lui les yeux!... J'avais refermé pour jamais les seuls yeux qui ne m'eussent regardé qu'avec une émotion d'amour pur et parfait. C'est pourquoi l'homme sera attaché à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une même chair. Et elle fut mon unique épouse devant Dieu et devant les hommes, et c'est en toute vérité que j'ai écrit sur sa tombe ces paroles du chapitre de la femme forte: Son mari s'est levé et il l'a loué. On ne saurait lire sans se sentir ému cette simple et touchante évocation d'une simple mémoire, pieusement conservée au fond de ce cœur vaillant et fidèle qui ne se reprit jamais après une fois donné.

Voilà ce que fut chez Louis Veillon l'homme privé; voilà quel chrétien sincère et soumis à la croix, quel époux et quel père aimant et bon les révélations intimes de sa noble vie nous font admirer.

Avec ce second volume, M. Eugène Veillon n'a pas terminé son œuvre d'historien et de frère; mais il a déjà mis dans son plein jour et dessiné dans tous ses traits la glorieuse figure qu'il a entreprise de peindre pour la postérité. Sa tâche délicate est avancée, et la critique impartiale doit reconnaître qu'il s'en acquitte avec conscience, modération et justice, et avec un talent sur lequel l'âge ne semble avoir aucune prise.

Nous attendrons maintenant avec plus de patience le troisième volume, tout en exprimant l'espoir qu'il ne tardera pas trop. C'est une œuvre forte et belle que M. Eugène Veillon élève à la gloire de son illustre frère, et nous formons le vœu que la Providence prolonge sa vigoureuse vieillesse assez longtemps pour lui permettre d'écrire au bas de sa dernière page: "Exegi monumentum".

Ths CHAPUIS.

Le Remède du Dr Agnew pour le cœur agit directement et promptement, stimule les actions du cœur, arrête les douleurs les plus atroces, les palpitations, etc. Ce remède merveilleux est l'ami des malades souffrant du cœur et les conduit sûrement à la guérison. Il procure du soulagement aux cas les plus graves en moins de 30 minutes.—11.

A vendre par A. Leclerc et W. Brunet & Co.

Assassiné dans son champ

Ogdensburg, N.-Y., 18.—Un cultivateur du nom de George Leclair a été trouvé dans son champ de pommes de terre, à Scriba, le corps percé de quatre balles. C'est dimanche que cette lugubre découverte fut faite. Leclair habitait sa résidence un peu avant dîner, dimanche, en disant qu'il allait chasser quelques animaux qui avaient pénétré dans son champ. Comme à trois heures il n'était pas encore de retour, une battue fut organisée, et, peu après, le corps du malheureux fermier fut trouvé dans une pièce où il avait semé des pommes de terre.

Le coroner Vanrie fut immédiatement notifié; l'autopsie du cadavre ordonnée par le coroner amena la découverte que George Leclair avait reçu quatre balles de revolver, calibre 32.

Mise au courant de ce drame terrible, la police entreprit d'en découvrir l'auteur. Le détective Dempsey, d'Oswego, arrêta Frank White, un nègre, âgé de 20 ans, fortement soupçonné d'avoir commis le crime.

White avait sur lui une cartouche du même calibre que celles qui avaient été trouvées dans l'estomac de Leclair.

White est en prison.

Le cadeau Royal

Qui sera présenté par les citoyens de Montréal.

Les citoyens de Montréal ont décidé de présenter un cadeau au duc et à la duchesse de York et de Cornwall. C'est un bijou d'art, consistant en un rameau de six feuilles d'ébène aux extrémités ornées et consacrées de 366 pierres précieuses. L'ensemble d'argent solide représente une petite fortune enveloppée dans une superbe couverture en satin blanc.

Huntingdon, Conn., 17.—Un terrible cyclone a frappé le nord de la ville durant la tempête électrique de lundi. La maison de John Frawley a été renversée et Frawley et sa femme, qui sont tous deux âgés, ont été retirés mourants des décombres. Plusieurs personnes ont perdu leur toiture et en plusieurs endroits les cheminées sont rendues impassables par les arbres qui y sont tombés.

ANGLAIS ET BOERS

Un autre engagement

Procès pour crime de trahison

LES FINANCES DE L'ANGLETERRE

Le Cap, 17.—Le commando de Louw, fort de deux cents hommes, a attaqué Sutherland le 7 septembre à 8 heures du matin. Les Boers occupaient une forte position derrière une petite colline et ont gaspillé une grande quantité de munitions en tirant sur la ville. Les troupes montées du district ainsi que six hommes du régiment de Middlesex ont pris part à la défense. Les Boers ont battu en retraite à 6 heures du soir sous un feu violent. Ils avaient été renforcés pendant la journée par cinquante hommes du commando de Smut. Les Boers appaurent de nouveau le 10 septembre et le commando Louw envoya un parlementaire pour demander la reddition du village. La garnison a refusé de se rendre et les Boers se sont retirés.

Londres, 17.—Le procès du docteur Brockman, ancien procureur de la république du Transvaal à Johannesburg, accusé de trahison, a permis d'éclaircir quelques points sur la prétendue correspondance déloyale échangée entre le docteur Krause et quelques autres Boers du Transvaal grâce à l'entremise de M. Gordon, consul des Etats-Unis à Johannesburg. On a découvert aussi qu'une certaine correspondance avec les Boers avait pu être échangée grâce à la duplicité du consul américain à la Haye. Le gouvernement anglais, tout en constatant les faits, ne les portera pas à la connaissance du gouvernement des Etats-Unis, laissant au dernier libre de prendre la décision qu'il jugera convenable.

La Haye, 17.—La légation américaine ne fait remarquer qu'il n'y a pas de consul américain ici et qu'en conséquence il n'a pu avoir de correspondance échangée entre les Boers par son entremise.

Londres, 17.—Le "Morning Leader", de Londres, discute les dépenses de la guerre. Il dit que ce n'est pas un secret pour toute personne bien informée que la nation n'a pas jusqu'à présent même commencé à régler les dépenses de la guerre.

Les nouveaux impôts ne suffisent qu'à faire face à l'accroissement des dépenses ordinaires; toutes les dépenses de la guerre restent encore à régler et le problème est très grave.

La question religieuse aux Etats-Unis

MGR SCALABINI ET MGR ANTONINI

Le "New-York Sun" vient de publier un long article sur la question religieuse aux Etats-Unis. Après avoir rappelé le mouvement catholique qui fit tant de bruit il y a déjà plusieurs années—mouvement qui consistait à faire nommer des évêques allemands dans les diocèses américains où les catholiques allemands prédominaient par le nombre.—l'écrivain du "Sun" poursuit dans les termes que voici:

"Les Polonais et les Canadiens-français demandent à leur tour que leur clergé soit reconnu, et la visite de Mgr Scalabrini met de plus au nombre des questions à l'ordre du jour la situation religieuse des immigrants italiens."

Mgr Scalabrini a fait, au sujet des écoles paroissiales italiennes des observations qui ne sont approuvées par les prêtres ayant eu affaire à ses compatriotes. Il est probable qu'à la prochaine réunion des archevêques, les questions seront discutées, ainsi que le rapport du voyage du cardinal Gibbons à Rome et le projet de féderation des sociétés catholiques qui doit être étudié au congrès national du 10 décembre.

"Le fait qu'on n'a pas appelé dans la hiérarchie des représentants de la race (franco-canadienne) qui remplace rapidement le vieil élément indigène de la Nouvelle-Angleterre, est depuis longtemps le sujet de discussions animées dans la presse française des deux côtés de la frontière. Les Canadiens-français ne considèrent guère Mgr Michaud, de Burlington, comme un des leurs, sa mère étant Irlandaise."

On rapporte que Mgr Scalabrini, dans la mission aux Etats-Unis, consiste, dit-on, à multiplier le nombre des écoles paroissiales italiennes, aurait dit récemment dans une réunion de prêtres de sa nationalité:

"Je crois savoir, par l'expérience acquise, que les immigrants qui viennent ici, surtout les enfants apprennent rapidement la langue anglaise, et qu'ils y gagnent à conseiller à ses compatriotes d'apprendre l'anglais, afin qu'on puisse leur inculquer ensuite les principes religieux dont ils sont si lamentablement dépourvus."

"Un autre prélat italien éminent arrivé aux Etats-Unis dans quelques jours, et sa visite sera probablement féconde en résultats importants. C'est Mgr Antonini, le seul membre de la Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires et du secrétariat d'Etat pontifical, dont il fait partie depuis plus de vingt ans—qui parle l'anglais. Mgr Antonini est l'un des meilleurs diplomates de Léon XIII. En 1885, c'est lui qui négocia l'établissement des relations diplomatiques entre la Chine et le Saint-Siège. Son séjour aux Etats-Unis durera peut-être six mois. L'un des prélats influents du Vatican, il a en plus d'une occasion rendu de grands services aux Américains de passage à Rome. On ne connaît pas encore l'objet principal de sa mission dans ce pays."

Dans toutes les demeures il devrait y avoir un remède convenable en cas d'accidents ou de maladies qui arrivent soudainement. Le meilleur dans ces cas est le Pain-Killer. Il n'y a qu'un seul véritable Pain-Killer, Perry Davis, 25 cts. et 50 cts.

Guérison Gratuite des Hommes Faibles

Envoyez votre nom et votre adresse aujourd'hui. Vous pouvez l'avoir gratuitement et être fort et vigoureux pour la vie

PROCURE LE BONHEUR DOMESTIQUE



L. W. KNAPP, M. D.

Comment n'importe quel homme peut-il être rapidement guéri après des années de souffrance, de perte de vitalité, résultant de surmenage durant la jeunesse et donner aux organes affaiblis leur vigueur naturelle? Envoyez simplement votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2150 Eglise St., Hull, Detroit, Mich., et il vous enverra gratuitement la recette gratuite avec directions complètes, qui permettra à n'importe quel homme de se guérir facilement à domicile. Ceci est certainement une offre des plus précieuses et les extraits suivants de la correspondance journalière montrent ce que les hommes peuvent de sa guérison.

Cher monsieur,—Veuillez accepter mes remerciements sincères pour la vôtre reçue récemment. J'ai fait un essai consciencieux de votre traitement et j'en ai retiré des bénéfices extraordinaires. Il m'a complètement renforcé. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais petit garçon et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux.

Cher monsieur,—Votre méthode agit admirablement. Les résultats sont exactement ceux que j'attendais. Ma force et ma vigueur sont entièrement revenues et la reconstruction est tout à fait satisfaisante.

Cher monsieur,—"J'accuse réception de la vôtre et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de la recette telle qu'indiquée et je puis dire en toute sincérité que c'est un spécifique pour les hommes faibles. Ma force, ma vigueur et ma croissance sont graduellement améliorées."

Toute correspondance strictement confidentielle, envoyée dans une enveloppe cachetée. La recette est gratuite pour celui qui en fait la demande, et il veut que tout le monde l'essaye.

Une frégate à la côte

Elle était en route pour Montréal

IMPOSSIBLE DE RIEN SAVOIR

(De l'ÉVÉNEMENT de mercredi)

Ce matin, la rumeur circulait en ville qu'une frégate anglaise, en route pour Montréal, s'était échouée, vis-à-vis du pont de Québec.

Pour quiconque connaît notre St-Laurent, de Québec à Montréal, il était difficile de croire à l'échouement d'un vaisseau à cet endroit, vu que la profondeur de l'eau est dans les cent cinquante pieds.

Etant allé aux renseignements, nous avons appris que la frégate en question, "l'Indefatigable", était échouée au Platon, près de St-Antoine, et non dans les environs du site du pont de Québec.

Ce matin, vers les 3 heures, trois vaisseaux de guerre anglais, "l'Indefatigable", sous la charge du pilote Narcisse Boutin, le "Payche", sous la charge du pilote Dugasault, et la "Trimouille", sous la charge du pilote Nestor Arcand, se mettaient en route pour se rendre dans le port de la Métropole, c'est-à-dire à Montréal.

Jusqu'au Platon, c'est-à-dire à seize mille de distance de notre ville, tout alla bien, mais "l'Indefatigable" fut jeté à la côte. Est-ce par une fausse manœuvre ou est-ce le manque d'eau qui est la cause de cet accident?

Nous ne pouvons le dire, les partis intéressés n'osant encore se prononcer. Mais, ce qui est certain, c'est que "l'Indefatigable" s'est bel et bien échoué, qu'il a brisé sa coque à deux endroits différents et qu'il fait considérablement de l'eau.

Les remorqueurs de M. Davis, de Lévis, ont été envoyés à son secours, et ils ont réussi à le renflouer et à le ramener au milieu du fleuve, et depuis ce temps, les pompes sont en fonction.

L'on est à faire l'inspection du vaisseau, et il est plus que probable qu'il sera conduit à Halifax pour être réparé.

L'ELECTION DE L'ISLET

Le candidat libéral aura un adversaire

Dimanche dernier, à une assemblée des délégués du comté de l'Islet, M. Charbonneau a été choisi à l'unanimité, comme candidat libéral pour succéder à M. le sénateur Dechesne.

L'on nous informe ce matin que M. Caron, marchand de St-Louis, qui s'est déjà présenté dans l'Islet, sera de nouveau candidat comme indépendant.

La télégraphie sans fil

Saint-Jean, Terre-Neuve, 17.—Un représentant du système de télégraphie sans fil Marconi vient d'arriver pour ouvrir une station au Cap Race. Il espère d'après la configuration générale du pays envoyer des messages en mer à une distance de cent soixante milles. Ce sera la première station Marconi qui fonctionnera dans la colonie de Terre-Neuve.

LE "MAPLEMORE"

Le steamer "Maplemore", capt. Dolg, affrété par la compagnie Leyland pour le transport des chevaux pour les troupes du sud-africain, est parti hier de notre port avec au-delà de 1,000 chevaux à son bord.

Le curé et les fidèles, il y a beaucoup d'autres dévotion à signaler à Joliette, tels que conversions de maisons en églises, plusieurs arbres déracinés au bris.

J'ajouterais, cependant, aujourd'hui, que les tabernacles et les vases sacrés ont été sauvés.

LE FEU FAIT RAGE

Dans le comté de Rimouski et au lac St-Jean

(De l'ÉVÉNEMENT de mercredi)

Hier soir, un message reçu en cette ville annonçait que le village de St-Bruno, situé sur le parcours de la ligne du Lac St-Jean, était en flammes et que vingt maisons avaient été consumées. La seule bâtisse qui avait échappé à l'élément destructeur était l'église catholique. Comme la ligne télégraphique ne fonctionnait pas, il a été impossible d'avoir de plus amples renseignements.

PLUS RECENT

Hébertville, Lac St-Jean, 18.—Les feux de forêt font fureur ici depuis quelques jours. Environ cinquante maisons de cultivateurs, avec granges, contenant les récoltes de l'année, ont été incendiées.

Le village de St-Bruno n'existe plus, ayant été consumé entièrement à l'exception de l'église catholique. Nous avons l'espoir de sauver la station de Hébertville, mais si le vent continue à souffler, plusieurs autres bâtisses seront incendiées.

Entre St-Gédéon et Renogami, une grande quantité de bois de pulpe, de bois de corde, etc., a été brûlée.

DANS LA VALLEE DE MATAPEA

DIA

Campbellton, N. B., 18.—Le moulin à bardeau de M. W. H. Miller a été incendié dans le courant de la nuit dernière. Les pertes sont évaluées à \$4,000. Ce matin, deux maisons à Sayabec, dans la vallée de Matapédia, ont été détruites ainsi que plusieurs granges.

Rimouski, 18.—Le feu fait des ravages considérables dans le comté de Rimouski.

Les savanes de St-Fabien, du Bic de Rimouski et de la Pointe-au-Père sont en feu.

A St-Fabien, des granges et d'autres bâtisses ont été incendiées.

Dimanche dernier, après la grand-messe, l'on a fait une procession solennelle pour demander à la Providence d'arrêter le fléau dévastateur.

Le coup de vent de lundi

Joliette

Domages considérables à l'église de Joliette

Joliette, Québec, 17.—A 2 heures et demie, un ouragan épouvantable s'est abattu sur la ville. Le clocher de l'église a été soulevé sur sa base et renversé sur la toiture de l'édifice entraînant 4 cloches à travers la ville qui s'est rompue à plusieurs endroits.

Les débris du toit des jubés et des murs jonchaient les rues et les allées. L'un des pans s'est fortement ébranlé. Plusieurs tableaux de grande valeur ont été sérieusement endommagés.

Les domages sont bien difficiles à évaluer. Ils sont probablement de \$30,000. Aucune vie humaine n'a été touchée.

Un vieillard qui était à faire le chemin de la Croix, à la veille du coup de vent a eu le temps de sortir de l'église.

Outre ce désastre si pénible pour le curé et les fidèles, il y a beaucoup d'autres dégâts à signaler à Joliette, tels que conversions de maisons en églises, plusieurs arbres déracinés au bris.

J'ajouterais, cependant, aujourd'hui, que les tabernacles et les vases sacrés ont été sauvés.

L'ANARCHIE

Son origine et ses développements

En Europe et aux Etats-Unis

Le correspondant du "Daily Mail" à Rome, dit que le Souverain Pontife a été si impressionné par l'attentat contre le président McKinley, qu'il a l'intention de prendre l'initiative pour unir les puissances chrétiennes dans une croisade contre l'anarchie. D'après ce correspondant, il serait même à l'œuvre une importante encyclique sur le sujet, qui serait livrée au public très prochainement.

Nous ne savons jusqu'à quel point cette nouvelle est vraie, mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'aujourd'hui une union des nations chrétiennes s'élève pour livrer une guerre sans merci à ce parti sanguinaire qui ne vit que du crime, de l'assassinat.

Pendant les 50 dernières années, l'anarchie s'est développée considérablement, elle s'est propagée dans presque tous les pays civilisés, et elle constitue aujourd'hui une plaie qui va toujours en s'agrandissant et qui fait plus que jamais le cauchemar des rois ou des chefs d'Etat.

Des écrivains font remonter l'origine des théories anarchistes, ou du moins une partie de ces théories, à la révolution française. Mais le premier théoricien véritable de l'anarchie est aussi du nihilisme—ce qui est à peu près la même chose—fut Bakounine, un russe dont la vie fut aussi étrange que contradictoire.

Bakounine mourut en 1876, en Suisse, et au mois d'octobre de la même année, les révolutionnaires qui suivaient ses principes, se réunirent à Berne dans une sorte de congrès. C'est là que fut rédigé le programme qui est la base de l'anarchie.

C'est à ce congrès que la doctrine de la destruction s'affirma d'une façon nette et précise. Les principes déclarés du congrès de Berne sont bien curieuses à reproduire : On y disait en effet :

"Plus de propriété, plus de capital, plus de patrie, plus de frontières, plus d'Etat : guerre à toute autorité, quelle qu'elle soit, élie ou non."

Suivant un court programme de ce que les anarchistes appellent la société future :

"Toute organisation est criminelle; la révolution doit avoir qu'un but : créer un milieu dans lequel l'individu ne relèvera que de sa volonté et pourra prendre 'au tas', sur le fonds commun de la richesse nationale, non seulement tout ce qui lui est nécessaire, mais encore tout ce qui lui plaira."

Deux délégués italiens établirent en même temps la théorie de la propagande par le fait. Ils déclaraient que :

"Le fait insurrectionnel, destiné à affirmer par des actes les principes socialistes est le seul moyen de propagande efficace."

L'année suivante une poignée d'anarchistes brûlèrent les archives de Luitino, dans la province de Bénévent, mettant ainsi en pratique leur théorie. Quelques mois plus tard, cette théorie était affirmée par le prince Kropotkine, avec une sorte de froideur froide, dans les deux premiers journaux anarchistes qui parurent en langue française, "l'Avant Garde" et la "Révolte" de Paris.

A partir de ce moment, commença la lugubre série des attentats. De 1878 jusqu'à aujourd'hui, les crimes n'ont fait que succéder aux crimes dans presque tous les pays européens et aux Etats-Unis.

En 1879, des congrès ont poussé à une propagande affranchie sous l'inspiration de Kropotkine.

En 1888, la propagande devient formidable. Les brochures succèdent aux brochures de journaux anarchistes paraissent sur tous les points du globe et dans toutes les langues.

En 1882, s'ouvre une période vraiment sinistre, et c'est la France surtout qui souffre de la propagande par le fait. Plusieurs attentats y eurent lieu. C'est pendant cette période que Ravachol fut arrêté et condamné à mort. L'année se termine par l'attentat du commissariat de police, rue des Bons-Enfants, qui fit plusieurs victimes.

En 1896, la propagande par le fait, va chaque jour en s'accroissant.

Pendant les troubles du Quartier Latin, les anarchistes affichaient le fameux placard : "On n'en tuera jamais assez !" dont il est curieux de rappeler les violences :

ON N'EN TUERA JAMAIS ASSEZ !

"On n'en tuera jamais assez !" disait un général vaillant, commandant les massacres sur les Parisiens vaincus.

Dupuy, comme tout bon bourgeois, avait la même pensée en dirigeant les assommoirs de la semaine dernière.

Ces honnêtes et modérés sont révoqués lorsqu'ils voient leurs privilèges menacés.

"On n'en tuera jamais assez !" dites-vous ? Eh bien, soit ! Tant mieux !

"Que la situation soit bien tranquille, que le travailleur comprenne enfin à qui il a affaire, la férocité de la classe dirigeante a tué chez nous la pitié et la sensibilité."

"Nous nous rappelons ce qui a coûté de sang, de régie, de capital, et à notre tour, disons : 'On n'en tuera jamais assez !'"

"N'écoutez pas ces fous furieux émus qui viennent prêcher le calme lorsqu'on nous assomme, c'est-à-dire de mettre les mains dans nos poches afin que la police puisse nous frapper à son aise."

"A la force, répondons par la force."

"Ces scélérats osent encore nous parler de fêtes ?"

"Croient-ils que nous avons le cœur à danser sur les cadavres des nôtres ?"

Ils voudraient bien voir la plèbe s'étourdir pour oublier sa misère et son esclavage, mais il n'en sera pas ainsi, non seulement nous ne païserons pas, mais nous arracherons tout le décor officiel.

Nous ne ferons de "Fête" que le jour de la Révolution sociale, on en fera de la fête, on dansera sur les ruines fumantes de la société capitaliste et gouvernante.

Alors en "Anarchie" ce sera la fête du bonheur !

LA JACQUERIE.

Ce placard insensé est suivi d'une recrudescence criminelle. La fin de l'année est lugubre.

En Espagne, c'est l'attentat de Pallas, puis celui du théâtre de Liceo.

En France, c'est l'explosion de Marseille, puis la bombe de Vaillant.

En Italie, c'est la révolte en Sicile.

Les forfaits anarchistes se continuent l'année suivante, et la série sanglante se termine par l'attentat contre le président Carnot, le crime de Santo Caserio.

Puis vinrent ensuite le lâche assassinat de l'impératrice Elizabeth d'Autriche, le crime de Monza où le roi Humbert d'Italie tombe sous l'arme meurtrière d'un autre anarchiste, et enfin, l'attentat de Buffalo contre le président McKinley.

Comme il est facile de s'en rendre compte, depuis la mort de Kropotkine, la propagande anarchiste a fait dans le monde entier des progrès terribles. L'audace des apôtres du crime a été toujours croissante.

Des hommes dont une folie particulière a certainement obliéré l'intelligence remarquable, Eliseo Reclus, Kropotkine, Jean Grave, ont formulé le programme de la négation.

Tout une école de jeunes littérateurs, sans se proclamer anarchiste, en protestant même contre cette épithète, se montre pleine de bienveillance pour toutes les théories négatives.

Le mal est donc plus profond que beaucoup encore ne le supposent, surtout aux Etats-Unis.

La République Américaine est le pays de toutes libertés. Depuis plusieurs années elle a été le refuge des anarchistes, et c'est là que se sont tramés bien des complots, notamment celui d'où est sorti l'italien Bresci pour aller tuer le roi Humbert.

Les autorités américaines ont vu croître ce parti sanguinaire sans trop s'en émouvoir, pensant qu'il n'oserait pas s'attaquer aux institutions et aux hommes d'Etat des Etats-Unis. Mais l'Oncle Sam n'a pas tardé à constater à ses dépens qu'il n'avait fait que réchauffer une vipère, car cette vipère lève aujourd'hui la tête et le mord.

La première manifestation anarchiste aux Etats-Unis s'est produite en 1886 pendant des troubles à Chicago. Une bombe éclata et tuait ou blessa 80 agents de police. Sept anarchistes sont condamnés à mort. Au commencement de 1887, quatre de ces anarchistes sont pendus à Chicago : deux sont graciés et le septième se suicide en allumant un cigare qui contient une cartouche de dynamite.

On a cru par ces exécutions avoir donné le coup de mort au parti anarchiste. Mais quelques années plus tard, les faits révèlent à Cleveland, à Paterson, à Detroit et plusieurs autres centres américains ont prouvé que l'on s'était grandement trompé.

Le parti anarchiste a recruté des adeptes, il n'a cessé de faire de la propagande et il a grandi. Aujourd'hui les anarchistes y sont probablement plus nombreux que dans n'importe quel pays d'Europe.

"Jusqu'ici, dit à ce sujet le "Courrier des Etats-Unis", il avait semblé que l'immigration d'une certaine classe d'ouvriers européens était la cause unique de cet accroissement du nombre des anarchistes sur la terre d'Amérique. On s'imaginait même que beaucoup de ces nouveaux venus arrivait ici avec les idées les plus subversives, devenaient des citoyens paisibles, grâce à l'action bienfaisante de la liberté américaine. C'était une illusion que les récents événements ont dissipée, en même temps que plusieurs autres."

"Les révolutionnaires européens qui viennent chez nous, disent souvent les Américains, peuvent conserver leurs idées anti-gouvernementales et anti-sociales. Cela nous est indifférent ; nous savons bien que, malgré eux, ils feront souche de bons citoyens ; leurs enfants seront des Américains, ils battront des idées américaines, ils auront du mépris pour les théories subversives de leurs pères." Pendant longtemps, cela a été vrai, mais les temps sont changés.

"Il y a aujourd'hui une question sociale aux Etats-Unis comme en Europe, et les mêmes doctrines qui agitent sourdement les esprits de l'autre côté de l'Atlantique trouvent ici des adeptes, non seulement parmi les étrangers, mais aussi parmi les fils d'Américains. Les Etats-Unis peuvent désormais produire leurs propres anarchistes. Cela est triste à dire, mais c'est malheureusement la vérité."

"Léon Czolgosz, l'assassin de Buffalo, est né aux Etats-Unis ; il a passé par l'école publique. Néanmoins, il se déclare ennemi du gouvernement des Etats-Unis, parce que le gouvernement lui paraît mal organisé. Il s'inspire des pires théories de Bakounine et des nihilistes russes. La liberté américaine ne lui suffit pas ; il veut l'anarchie, la destruction de tout gouvernement, de toute autorité, il frappe le chef de l'Etat parce qu'il s'imaginer servir ainsi la cause de la révolution sociale."

Cet anarchiste de naissance américaine parle et agit comme un Ravachol, un Caserio ou un Bresci. Est-il seul des on espèces ? Il serait intéressant de l'affirmer. Qui nous dira si, parmi les fils des anarchistes allemands, tchèques, polonais, russes, etc., établis dans l'Ouest, les idées antiques n'ont pas persisté malgré l'éducation américaine ? Et ne peut-on pas craindre que l'attentat de Buffalo, en mettant en évidence les théories de Czolgosz, ne tende à les propager ?

"Le Tueur" est le plus grand ennemi des mouches et leur plus redoutable destructeur. En vente partout.

Les nouveaux gouverneurs

Le Collège des Médecins et Chirurgiens

Les élections des gouverneurs du collège des Médecins et Chirurgiens de la province de Québec, qui viennent de se terminer, ont donné les résultats qui suivent :

DISTRICT DE MONTREAL

Division No. 1, Quartier Est, docteur A. R. Marsolais et docteur R. C. Laurier ;
Division No. 2, Quartier Centre, docteur R. C. Boulet et docteur H. Chabrier ;
Division No. 3, Quartier Ouest, docteur J. A. Macdonald et docteur G. A. Brown ;
Division No. 4, Joliette, l'Association, Montclair, et Leclerc, docteur J. O. Beaudry ;
Division No. 5, Terrebonne, Deux-Montagnes, Argenteuil et Laval, docteur L. A. Fortier ;
Division No. 6, Ottawa et Pontiac, docteur E. L. Quirk ;
Division No. 7, Beauharnois, Châteauguay, Huntingdon, Soulanges, et Vaudreuil, docteurs Charles Marshall, Mississauga, docteur J. D. Pagé ;
Division No. 8, St-Jean, Chambly, Berthier, Napierville, et Laprairie, Dr Jean Groulx ;
Division No. 9, St-Hyacinthe, Bagin, et Rivière, docteur Ernest Choquette ;
Division No. 11, Richelieu, Yamaska, et Veatchers, docteur E. H. Provost ;
Division No. 12, Conté d'Hebouché, Ouest, docteur Théophile Cyphrot ;

DISTRICT DE QUEBEC

Division No. 1, Quartier Centre, docteurs Arthur Vallée, M. D. Brochu, R. P. Paquin ;
Division No. 2, Quartiers Ouest, Est et St-Laurent, docteurs A. Jolin, F. X. J. Dorion et J. Marcoux ;
Division No. 3, Lévis et Leclerc, docteur J. E. Leclerc ;
Division No. 4, Montmorency, Québec et Portneuf, docteur M. Brophy ;
Division No. 5, Charlevoix, Châteauguay et Lac St-Jean, docteur L. E. Beauchamp ;
Division No. 6, Bécancour et Dorchester, docteur Tancrède Fortier ;
Division No. 7, Beloeil, Montmagny et Rivière, docteur L. M. Morneau ;
Division No. 8, Kamouraska et Témiscouma, docteur F. J. Langlais ;
Division No. 9, Rimouski, Matane, Gaspé, Bonaventure, Îles de la Madeleine, docteur J. B. R. Fiset ;

DISTRICT DES TROIS RIVIERES

Division No. 1, Drummond, Arthabaska et Mégantic, docteur L. J. O. Sirois ;
Division No. 2, Trois-Rivières et Champlain, docteur L. P. Normand ;
Division No. 3, St-Maurice, Maskinongé et Nicolet, docteur L. A. Plante ;

DISTRICT DE ST-FRANCOIS

Division No. 1, Comté de Sherbrooke, docteurs P. Pelletier, J. O. Camirand ;
Division No. 2, Compton, Stanstead, Richmond et Wolfe, docteur R. F. McMorine ;

La zéorose, la Dyspepsie et l'Indigestion, et tous les autres maux de ce genre l'ont fait de la vertu curative du South American Nervine, Thomas Hoskins, de Durham, ont suivi l'avis de son prédicateur, et ensuite les prescriptions, et finalement fait entrer la plus terrible attaque de zéorose, dyspepsie et indigestion, il l'a recommandé aux autres. C'est un fortifiant des nerfs.

A vendre par A. Leclerc et W. Brunet & Co.

Nouveaux juges

Ottawa, 12.—Il semble certain maintenant que M. Madore sera nommé juge au Nord-Ouest. J'entends dire que le nouveau juge pour l'Ontario sera M. Britton, député de Kingston, ou l'hon. M. Garneau, ex-ministre au local sans portefeuille, avec les chances en faveur du premier. Tout indique que M. E. Z. Paradis est nommé à la succession du regretté juge Charland.

M. Emilien-Zéphirin Paradis est né le 25 décembre, 1841, à Lacadie. Il est fils de Joseph Paradis et d'Emilie Gauthier. Il fit ses études classiques au Collège Ste-Marie, chez les RR. PP. Jésuites, et étudia le droit à l'étude de MM. Leblanc et Cassidy. Il fut admis au barreau en septembre 1864, s'établit à St-Jean, et fit partie de la société légale Laberge et Paradis jusqu'en 1869. Il pratiqua seul jusqu'en 1873. Il forma ensuite une nouvelle société avec A. N. Chartrand, qui fut plus tard juge de la Cour Supérieure, et pratiqua avec lui jusqu'en 1878, époque à laquelle il fut nommé Conseil de la Reine. Il pratiqua seul jusqu'en 1881, puis forma une nouvelle société avec A. A. Chasé, laquelle dura jusqu'en 1897. C'est alors qu'il s'associa ses fils, sous le nom de Paradis et Paradis. Il épousa en 1867, mademoiselle Marguerite Bourgeois, fille de M. Ambrose Bourgeois, laquelle mourut en décembre 1877. Il épousa en seconde nocce, 1879, dame Théophile Arpin, née Marchand. Il eut de son premier mariage avec mademoiselle Bourgeois, deux filles et quatre garçons. Miles Nellie et Héloïse, deux filles, et deux garçons, Gustave Carreau, de Montréal ; Rodolphe, avocat ; Joseph, artiste-peintre ; Paul, ingénieur civil, en charge pour le Territoire du Nord-Ouest, et Oscar, avocat.

M. l'abbé Dubois

L'abbé Nazaire Dubois, assistant principal à l'École Normale Jacques-Cartier, à Montréal, a été promu, ce matin, à la position de principal de l'institution, en remplacement de feu l'abbé Verreault.

L'hon. Dr Guérin a été appelé à faire partie du conseil catholique du conseil de l'instruction publique, à la place de M. Murphy, décédé.

Etranges cadeaux à Edouard VII

Edouard VII sera bientôt couronné. En vue de cet événement, malins vassaux de la couronne d'Angleterre comptent offrir des cadeaux à Sa Majesté.

Le maharajah de Myhre compte lui faire don de huit tigres en bas-âge. Mais le record de l'originalité appartient certainement au roi indien de Sarawak, qui se propose d'offrir au monarque, un tribut de cinquante têtes humaines.

Abattement

L'abattement chez les personnes de tout âge, après un léger exercice annonce la faiblesse du cœur, qui fait combattre avec les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONDARD.

Les élections à la Nouvelle-Ecosse

Halifax, 11.—Deux nouveaux comités ont choisi leurs candidats libéraux : c'est le Cap Breton, MM. MacKenzie et Gillies ; Antigonish, l'hon. M. McGillivray et M. Chisholm.

Il semble qu'un seul conservateur pourra sûrement se faire élire pour la province législative. Peut-être que dans Colchester, Pictou et Halifax l'opposition a-t-elle quelques chances. Dans Halifax, les conservateurs auraient pu, croit-on, enlever deux sièges sur trois, mais deux de leurs candidats les plus forts, MM. Allison et Foster, ont refusé de risquer les risques d'une élection chèrement contestée. Dans Colchester, ils ont mis sur les rangs M. Stairs, ancien représentant à Ottawa, et M. Blackie. Ce dernier pourrait bien être élu.

Dans Pictou, les conservateurs ont pour candidats, M. Tanner, chef de l'opposition, et MM. Cameron et Munro.

Voici la liste des candidats libéraux choisis jusqu'à ce jour :

Pictou—E. M. Macdonald, George Patterson, Robert Dewar.
Colchester—Hon. F. A. Laurence, B. P. Pearson.
Cumberland—Hon. T. R. Black, M. L. Tucker.
Lunenburg—Edw. D. Davidson, A. K. MacLean.
Cap Breton—Hon. D. McKenzie, N. J. Gillis.
Antigonish—Hon. Alex. McGillivray.

La présentation de la Nouvelle-Ecosse au parlement de Halifax comprend 19 députés répartis entre neuf comités.

La nomination des candidats est officiellement fixée au 25 septembre.

EN FRANCE

L'exode des congrégations

Au monastère de Fontfroide

On écrit de Narbonne :

Les moines du monastère de Fontfroide vont partir.

Depuis 24 kilomètres du chef-lieu, dans un ravin qui a deux mille mètres, n'en laisse pas au premier regard, c'est un monastère qui fond en l'air. Les moines de Fontfroide, qui ont été 1300 par l'ordre des Cisterciens. Cette abbaye, fort riche avant la Révolution n'a pas décliné autant qu'on pourrait le croire.

Elle possède en vignes et pâturages une domaine fort important et le monastère a la réputation de ne manquer de rien. Les visiteurs y sont d'ailleurs parfaitement accueillis et les moines, par ces façons, s'étaient fait une popularité inébranlable d'un genre spécial.

Si se disposent à passer en Espagne, ils ne veulent pas demander l'autorisation.

Parce que, disent-ils, leur règle leur interdit d'accepter certaines conditions édictées par la loi et les règlements ; 20. Parce qu'ils conviennent que l'autorisation ne leur donnerait aucune sécurité, la loi nouvelle n'étant à leurs yeux, qu'une première escarmouche contre les ordres religieux.

Un vert d'un raisonnement analogue que les Carmélites de Narbonne, fort riches aussi, passent en Suisse.

Un mot pour finir sur les moines de Fontfroide. On affirme que, grâce à Mme Crève, ils furent les seuls qui les décrets Ferry n'atteignirent pas.

On annonce également que les moines de deux congrégations, les Filles du Cœur de Jésus et les Carmélites quittent Montpellier.

Un constable provincial

Attaqué par une foule en J

Une scène pénible s'est déroulée dimanche dernier à St-Alexis, près de Châteaufort.

Depuis quelque temps, un certain nombre de personnes se faisaient la défense de pêcher sur certains lacs et rivières. Afin de protéger les propriétés, on leur avait assigné un constable afin de chasser les récalcitrants. Le constable Joseph Gagnon, de la police provinciale partit alors le 4 du courant pour St-Alexis.

Dimanche dernier, il arriva un individu de l'endroit pour infraction à la loi de pêche. C'était à peu près à l'heure de la sortie de la grande messe.

Plusieurs individus voyant leur ami entrer dans le malin du constable, se ruèrent sur ce dernier et lui infligèrent de graves blessures. Il eut un coup de couteau sur le nez et eut la mâchoire cassée.

Cet attentat a jeté tout un émoi dans la paroisse. Gagnon fut transporté dans une maison et reçut un médecin les soins que requerrait son état.

Il a été transporté à Québec et les autorités ont pris l'affaire en mains. Plusieurs arrestations seront faites à St-Alexis.

Les affaires de Chine

Le prince Chun à Berlin

Londres, 12.—Une dépêche de Paris au "Times", dit que M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, a déclaré, à la dernière réunion du cabinet, que le protocole signé à Pékin était la répétition des propositions françaises aux puissances, et que ces dernières les avaient acceptées comme base de leurs négociations.

Berlin, 12.—Le prince Chun, par l'entremise de King Wang, ministre de Chine à Berlin, demande à la mère du baron de Ketteler la permission de venir lui exprimer personnellement ses regrets au sujet de la mort de son fils à Pékin. Mme de Ketteler a refusé de le recevoir.

Parmi les cadeaux que le prince Chun va offrir à l'empereur se trouvent des ballons de la plus belle couleur, de merveilleux vases en bronze sculptés en bleu, de larges bassins sculptés dans le corail et une boîte à thé en bronze, dont le couvercle est fait de rubis, d'émeraudes et autres pierres précieuses.

La plus grande partie des journaux berlinois protestent contre la présentation des instruments astronomiques de l'observatoire de Pékin, qui ont été apportés à Hambourg par le "Palatia". La "Gazette de Voss" dit que les Allemands n'ont pas fait la guerre à la Chine, mais aux Boxeurs. D'après les lois internationales, ces instruments ne peuvent être considérés comme butin de guerre et on doit les restituer.

La Gazette de Cologne, les "Dernières nouvelles de Berlin" et la "Revue quotidienne" sont du même avis.

Le petit Patre

Vie anecdotique des hommes illustres

—Alors, Battista, voilà le soleil qui se lève et toi, tu n'as pas encore levé ! Allons, paraissons, démontre vite !

Tes cheveux sont plus minces que les que toi ! Elles sont là qui blêment depuis longtemps dans leur étale, comme pour demander à sortir !

A ces mots, une forte main secourut vigoureusement le pauvre enfant qui dormait, d'un sommeil si profond, sur la table de la cuisine, et le fit sortir d'un tel état de léthargie, qu'il se leva en se frottant les yeux. C'était Lorenzo Giotto, son père, qui l'avait réveillé d'une si brusque façon, et Battista savait qu'il ne plaisait pas avec la paresse. Aussi il se leva en moins de temps que le chat de la maison, et prit son bâton de pâtre, l'épau, le manteau, le bonnet de la feuille de paille, et qui, avec une peau de chèvre et un gros sac chapeau de paille composait tout son habillement ; sans se faire répéter, il courut à l'étable ; il en fit sortir le petit troupeau qu'il avait confié de conduire tous les matins dans les champs voisins. Sa mère, lui donna un gros morceau de pain noir pour sa provision de la journée. Il appela son chien fidèle, excellent animal, au poil noir et court, aux oreilles droites, à l'oeil vif et plein de feu, qui sur-le-champ vint bondir à ses côtés et lui lécher les mains ; puis, aidé de cet inséparable compagnon, le jeune berger alla dans les champs voisins, et s'achemina lentement, paisiblement, vers la maison, où le pâtreage attendait.

Battista Giotto était fils d'un pauvre paysan des environs de Florence. Je n'ai pas besoin de vous dire où est située cette grande et belle cité ; vous savez aussi bien que moi que Florence est la capitale de l'Italie. C'est une ville de l'Italie, arrosée par le fleuve de l'Arno. Dès le troisième siècle de notre ère, elle se passe notre histoire, et à la fin des siècles, elle était au nombre des villes les plus florissantes de ce pays. Les arts et les lettres y étaient déjà cultivés, avec un succès qui ressortait mieux encore au milieu de la barbarie générale. C'est aux environs de Florence, dans une pauvre cabane convertie en étable, que demeurait le père de Battista Giotto. Chargé d'une nombreuse famille, il avait beaucoup de peine à la nourrir. Lui, sa femme et ses enfants ne vivaient que du travail de leurs mains et du produit de quelques chèvres, qui leur fournissaient le lait. Battista avait un petit emploi de berger, mais les heures de son travail étaient si fatiguantes, qu'il ne pouvait pas aller à l'école ; et le lendemain, comme vous l'avez déjà vu, il était souvent levé avant le soleil. Le jeune Giotto était parvenu à l'âge de treize ans, et toujours il menait cette même vie. C'était la même routine, la même existence.

Toutefois, Giotto avait trouvé moyen de s'occuper, durant ces longues heures qu'il passait seul dans la campagne, tandis que son troupeau paissait auprès de lui, sous la garde du fidèle chien noir. Bien qu'il fût très jeune, et qu'il ne sût ni lire ni écrire, le héros de notre histoire ne cessait point aux heures d'étude de son âge. Souvent, assis au pied d'un arbre, la tête appuyée dans ses mains, il semblait profondément réfléchir ; puis il se levait et prenait un morceau de craie ou bien un charbon dont il avait en son sac, et il dessinait sur le premier mur qu'il rencontrait, ou sur le tronc d'un arbre, ou sur les murs de la maison, ou sur les objets qui s'offraient à sa vue ; souvent même c'était sur le sable qu'il traçait ses esquisses. Comme bien vous pouvez, elles se ressemblaient de l'ignorance du dessinateur, car, non seulement le jeune Giotto n'avait pas reçu les premières notions de l'art, mais encore il ne comprenait pas la perspective, le tableau, dans ce temps où les productions de la peinture, beaucoup plus chères qu'aujourd'hui, étaient réservées pour l'ornement des palais et des églises les plus opulentes ; c'était un luxe que ne connaissait pas la petite chapelle du pauvre village de Fontfroide.

Le maître de Giotto ; au plus, il trouvait-on quelques barbouillages extrêmement grossiers.

Giotto, lui, pouvait à loisir se livrer à son goût favori sans que personne eût le droit de lui faire aucun reproche. Vous avez vu que le pauvre enfant n'avait d'autre occupation que d'errer dans la campagne, à la suite de son troupeau. Si imparfaites que fussent les figures qu'il crayonnait, elles ne le laissaient pas pourtant indifférent. Il se disait : "C'est moi, c'est d'être surmonté, lorsque j'ai pensé à l'âge et à l'état du petit dessinateur. Souvent il prenait son troupeau pour modèle, et alors c'étaient des chèvres qu'il reproduisait, tant bien que mal, avec leur barbe au menton et leurs jambes effilées ; puis il mettait aussi dans le tableau son chien fidèle, son compagnon de promenade, et d'autres. Une autre fois, c'était la maison de son père ou bien les arbres qui l'ombrageaient. Bref, toutes les murailles qui se trouvaient dans les endroits que Giotto avait coutume de fréquenter, ressemblaient à une véritable exposition de dessins.

Or, dans ce temps-là, il y avait à Florence un peintre très fameux nommé Cimabue. Cet artiste allait souvent se promener aux environs de la ville, soit pour peindre les vases les plus remarquables que la campagne offrait à ses regards, soit pour se délasser de ses travaux en respirant l'air pur de cette belle contrée. Cimabue avait une très grande réputation ; mais il était un peu égoïste, et ne voulait pas qu'on lui disputât le succès de ses loques. Giotto, tout jeune, se sentait attiré par la réputation de Cimabue, et il se disait : "C'est moi, c'est d'être surmonté, lorsque j'ai pensé à l'âge et à l'état du petit dessinateur. Souvent il prenait son troupeau pour modèle, et alors c'étaient des chèvres qu'il reproduisait, tant bien que mal, avec leur barbe au menton et leurs jambes effilées ; puis il mettait aussi dans le tableau son chien fidèle, son compagnon de promenade, et d'autres. Une autre fois, c'était la maison de son père ou bien les arbres qui l'ombrageaient. Bref, toutes les murailles qui se trouvaient dans les endroits que Giotto avait coutume de fréquenter, ressemblaient à une véritable exposition de dessins."

—Bravo ! bravo ! s'écriait l'artiste, bravo ! mon petit dessinateur ! C'est fort bien ! c'est à merveille ! Et dit-il, donne-moi donc un peu de craie !

—Personne, mon bon seigneur, répond le jeune pâtre, tout surpris d'un compliment qu'il ne croyait pas mériter.

—C'est qu'en vérité, c'est fort bien, mon ami ! Réponds-moi : serais-tu bien aise d'apprendre la peinture ?

—Certainement, j'en serais bien aise, mais il faut que je garde mes chèvres. Qui s'en occupe qui les mènerait pâtre sans moi ?

Cimabue adressa au jeune berger diverses questions sur ses goûts et sur sa famille. Giotto y répondait avec une justesse et un esprit qui augmentèrent l'intérêt que prenait à lui Cimabue. La chambre du père de Giotto n'était pas loin. Cimabue encouragea son jeune ami à ramener ses chèvres à l'étable et à le conduire vers son père. Giotto résista d'abord ; car le pauvre garçon craignait de se voir battu, battu peut-être, si revenait, lui et son troupeau, avant l'heure accoutumée. Cimabue prit tout sur lui ; il promit de le justifier pleinement de son retour prématuré. Giotto rassembla ses chèvres, et tout en interrompant de temps à autre sa conversation avec l'artiste pour rappeler quelques chèvres qui marchaient trop lentement ou trop vite, il prit le chemin de la chambre paternelle.

Le père Crenzo fut bien étonné de tous les compliments sur les merveilleuses dispositions de son fils. Il avait bien vu quelques-uns des échantillons dessinés par Giotto, mais sans apprécier le moindre du monde le mérite de son fils. Il fut tout d'abord étonné, et l'on voulait se moquer de lui. Quand Cimabue lui proposa d'emmener son fils à Florence pour lui enseigner la peinture, il s'y refusa, disant que l'enfant d'un pauvre homme avait besoin de travailler pour gagner sa vie. Cimabue, lui, grand-père à lui faire comprendre que les arts, et aussi, pouvait offrir de nombreux avantages, et qu'il n'y avait rien de plus noble que d'être pauvre, le jeune homme pouvait acquiescer des richesses et venir en aide à sa famille. Cette perspective finit par séduire le paysan. Cimabue se chargea d'ailleurs de la nourriture et de l'entretien de son nouvel élève. Le père de Giotto donna son consentement à notre petit pâtre, après avoir embrassé ses enfants, ses frères et sœurs, prit avec son protecteur la route de Florence.

C'était la première fois qu'il allait dans cette grande ville. Toute rapprochée qu'elle était de son village, jamais le pauvre petit pâtre n'avait eu l'occasion de la visiter. Cimabue le conduisit chez lui ; il le fit entrer dans son atelier tout rempli de tableaux et d'ouvrages, commença à lui expliquer les principes de la peinture, et lui montra, qu'il avait acquis, jour par jour, le jeune homme pouvait acquiescer des richesses et venir en aide à sa famille. Cette perspective finit par séduire le paysan. Cimabue se chargea d'ailleurs de la nourriture et de l'entretien de son nouvel élève. Le père de Giotto donna son consentement à notre petit pâtre, après avoir embrassé ses enfants, ses frères et sœurs, prit avec son protecteur la route de Florence.

C'était la première fois qu'il allait dans cette grande ville. Toute rapprochée qu'elle était de son village, jamais le pauvre petit pâtre n'avait eu l'occasion de la visiter. Cimabue le conduisit chez lui ; il le fit entrer dans son atelier tout rempli de tableaux et d'ouvrages, commença à lui expliquer les principes de la peinture, et lui montra, qu'il avait acquis, jour par jour, le jeune homme pouvait acquiescer des richesses et venir en aide à sa famille. Cette perspective finit par séduire le paysan. Cimabue se chargea d'ailleurs de la nourriture et de l'entretien de son nouvel élève. Le père de Giotto donna son consentement à notre petit pâtre, après avoir embrassé ses enfants, ses frères et sœurs, prit avec son protecteur la route de Florence.

C'était la première fois qu'il allait dans cette grande ville. Toute rapprochée qu'elle était de son village, jamais le pauvre petit pâtre n'avait eu l'occasion de la visiter. Cimabue le conduisit chez lui ; il le fit entrer dans son atelier tout rempli de tableaux et d'ouvrages, commença à lui expliquer les principes de la peinture, et lui montra, qu'il avait acquis, jour par jour, le jeune homme pouvait acquiescer des richesses et venir en aide à sa famille. Cette perspective finit par séduire le paysan. Cimabue se chargea d'ailleurs de la nourriture et de l'entretien de son nouvel élève. Le père de Giotto donna son consentement à notre petit pâtre, après avoir embrassé ses enfants, ses frères et sœurs, prit avec son protecteur la route de Florence.

C'était la première fois qu'il allait dans cette grande ville. Toute rapprochée qu'elle était de son village, jamais le pauvre petit pâtre n'avait eu l'occasion de la visiter. Cimabue le conduisit chez lui ; il le fit entrer dans son atelier tout rempli de tableaux et d'ouvrages, commença à lui expliquer les principes de la peinture, et lui montra, qu'il avait acquis, jour par jour, le jeune homme pouvait acquiescer des richesses et venir en aide à sa famille. Cette perspective finit par séduire le paysan. Cimabue se chargea d'ailleurs de la nourriture et de l'entretien de son nouvel élève. Le père de Giotto donna son consentement à notre petit pâtre, après avoir embrassé ses enfants, ses frères et sœurs, prit avec son protecteur la route de Florence.

C'était la première fois qu'il allait dans cette grande ville. Toute rapprochée qu'elle était de son village, jamais le pauvre petit pâtre n'avait eu l'occasion de la visiter. Cimabue le conduisit chez lui ; il le fit entrer dans son atelier tout rempli de tableaux et d'ouvrages, commença à lui expliquer les principes de la peinture, et lui montra, qu'il avait acquis, jour par jour, le jeune homme pouvait acquiescer des richesses et venir en aide à sa famille. Cette perspective finit par séduire le paysan. Cim

ne pas aller trop vite, mais de ne marcher au contraire, que lentement et sûrement.

Un matin, tandis que M. Sheldon décauchait son courrier, dont les nombreuses lettres ne lui apporlaient que d'excellentes nouvelles, constatant l'état de plus en plus prospère de son industrie, Silas Level pénétra dans son cabinet, et attendit que le patron eût levé la tête.

—C'est vous, Silas ?—demanda M. Jay Sheldon.

—Où, monsieur.

—Vous avez à me parler ?

—Où, monsieur. Une idée. Une idée qui m'est venue pendant la nuit, car, la nuit comme le jour, je ne cesse de penser à mes affaires.

—Je le sais, Silas. Je m'en rends parfaitement compte. Et je vous en salue un très grand merci. Voyons votre idée.

—Vous avez pu constater, monsieur, que la succursale d'Emeraude prenait de jour en jour une extension plus considérable.

—Parfaitement. Elle va très bien la succursale, tout ce qu'il y a de mieux.

—Silas Level hochait la tête : —Eh bien ! Pour moi, elle ne va pas encore aussi bien que je le voudrais.

—Vous êtes insatiable, Silas. C'est très bien, mon garçon. Mais alors... Est-ce que Joseph Nertan ne ferait pas l'affaire ?

—Il va très bien, au contraire, Joseph Nertan. Très bien. C'est un garçon qui cherche à se voir. Et... Et... la trouvée... sa voie... C'était l'épicerie !

—Eh bien, alors ?

—Ici M. Jay Sheldon se frappa le front.

—Je vois ce que c'est, Silas. Vous voulez retourner à Emeraude ?

—Le commis protesta violemment.

—Pour cela, non, monsieur, ma présence est indispensable ici. Je ne puis m'absenter.

—Alors, votre idée ?

—Voilà, Joseph Nertan va très bien, mais, selon moi il ne comprend peut-être pas l'épicerie assez en grand. Il faudrait lui donner de l'extension dans l'intérieur. Or, pour cela, je ne vois qu'un moyen... un seul moyen... ce serait de le faire venir ici pendant très peu de jours. Il verrait ce que nous faisons, la manière dont nous procédons, et alors il retournerait à Emeraude le cerveau complètement élargi.

—Et qui le remplacera pendant ce temps-là ?

—La réponse était toute prête : —Oh ! Il y a un sous-ordre qui peut parfaitement le remplacer pendant une huitaine.

—Eh bien ! mais... il faut le faire venir... et tout de suite... Je vous laisse complète liberté de manœuvre.

—Monsieur.

Une demi-heure plus tard, Silas Level, sans aucun prétexte, flânait dans le jardin attenant à la villa Sheldon, où nous avions vu, devant la grille, ce pauvre Estampard barbouillant des affiches à grands coups de pinceau.

Lisy arrivait bientôt, toute frétilante.

—Eh bien ! mon cher Silas ?

—Mademoiselle, c'est fait. Joseph Nertan sera ici sous deux jours.

—Vous êtes un gentil garçon, Silas ! Un charmant garçon !

—Et elle ajouta cette phrase banale, et à laquelle se laissent toujours prendre les intéressés :

—Je ne l'oublierai pas. Vous pouvez en être certain, Silas !

—Oh ! le bon billet que La Châtre ! Promesses ! sont faites sur le papier, et le premier vent les efface.

Quelques jours plus tard, Joseph Nertan arrivait à Hélena.

Une petite femme mince, squelette avec de grandes oreilles et un nez crochu.

Chaque homme, chaque être humain—dit Toussent—se rapporte comme type à un animal quelconque. Celui-là, à coup sûr, tenait à la fois de la fouine et du binaire.

Très humble, très humble, il sautait à droite et à gauche, tandis que ses yeux inquisiteurs fouillaient dans tous les coins.

Ces bipèdes-là sont évidemment très utiles, mais armes dangereuses pour ceux qui les manient, car toujours à vendre au plus offrant, ce sont des armes à deux tranchants.

Il arrivait correctement habillé. Silas Level n'avait pas même regardé une avance de fonds. Et Joseph Nertan avait, ma foi, très bon air, et ne faisait pas trop mauvaise figure au grand dîner donné par Jay Sheldon, à la suite duquel Silas Level devait faire tous ses efforts pour l'initier aux grands mystères de la grande épicerie.

Il faut croire qu'en la conversation qui suivait ce dîner, la grande épicerie n'était traitée que comme quantité négligeable, car dans un coin, à l'abri de la foule, un homme, un homme, dans un coin du hall de la villa Sheldon, on n'avait pu entendre, que ces mots susurrés d'une voix basse entre Lisy, Silas et Joseph.

—Enfin ! vous ne pouvez donc pas affirmer que c'est lui !

Ce à quoi ce pauvre Joseph de répondre d'un ton réellement piteux :

—Mais, mademoiselle, je suis obligé de vous répondre à mon grand regret, que je ne l'ai jamais vu.

—Alors—conclut d'une voix sèche Mlle Sheldon—il faut trouver autre chose, puisque vous mettez face à face, vous ne pourriez pas affirmer que c'est lui ?

Non, il ne pouvait rien affirmer. C'était très grave.

Les lèvres de Lisy se serrèrent. Pas patiente, Mlle Sheldon et moins encore que jamais en ces conjonctures.

Il fallait donc trouver autre chose. Et sa diabolique imagination lui mit aussitôt à travailler.

L'hiver était venu, un hiver noir, comme nous les avons par les cruelles aventures de Jacques de Kerblay et de la pauvre petite Silka.

La neige durcie avait envahi la montagne et la plaine. La rivière et les lacs des environs étaient complètement gelés. On patinait le long du jour, et le soir, à la lumière électrique sur les sinuieux étangs du Parc Central.

Les voitures de service et élégantes étaient remplacées par des traîneaux.

Joseph Nertan, des son arrivée, avait été invité chez son patron en compagnie de Silas Level.

On essayait, pendant de plantureux et jolies raves de l'initier à l'extension de la grande épicerie ; ce à quoi, bien qu'en prétendit Silas, il ne comprenait pas grand-chose.

Pendant le dîner qui avait suivi l'entretien que nous avons relaté plus haut, Lisy était non seulement sombre et morose. Elle ne desserrait pas les dents.

On peut l'avoir interrogée sur son malheur, et elle avait répondu, par ces mots toujours les mêmes, qu'on trouve dans la bouche des enfants gâtés lorsqu'ils sont de méchante humeur :

—Je n'ai rien.

La pauvre Mlle Sheldon, qui tout au long de son mariage avait eu à sa disposition une diversion en parlant chiffons, fontanges, toilettes, bals et

fêtes, rien n'avait pu vaincre le mutisme de l'acariâtre jeune fille.

M. Sheldon, fort ennuyé, cherchait vainement d'autres sujets de conversation.

Il crut en avoir trouvé un en parlant d'une nouvelle sensationnelle qui avait jeté un certain émoi dans les cœurs miniers avoisinant la ville.

—Il paraît, dit-il, que les ours descendent les Montagnes Rocheuses, et qu'ils ont fait leur apparition dans les bois de sapins bordant le "Long Filon" et le "Roi David".

—Nombreux ?—demanda Mme Sheldon.

—Mais une bande de huit grizzlys aurait, affirma-t-on, attaqué plusieurs mineurs qui, s'ils n'avaient été armés, auraient passé un très vilain quart d'heure.

Lisy continuait à se taire, ayant toujours l'air d'être à cent lieues de la conversation.

Silas Level, en langage d'une discussion sur les ours grizzlys qui sont, comme chacun sait, de redoutables bêtes féroces.

Et Joseph Nertan de redoubler de questions ; il n'avait jamais chassé de grosse bête.

—Eh ! fit le maître de la maison—ce n'est pas un sport tout commode.

—Mais, si vous voulez, nous grizzlys, il ne vous manque pas. Il arrive sur vous, et vous a bientôt mis en pièces.

—Mais—dit Joseph Nertan—s'il y en a un tant que l'on prétend dans les bois du "Long Filon" pourquoi ne les chasse-t-on pas ? Il me semble qu'une bonne battue on pourrait fort bien en venir à bout.

—Oh ! mon Dieu !—répliqua Jay Sheldon—c'est une idée.

—Ca vous intéresse-t-il, Nertan ?

—Enormément, monsieur.

—Et vous aussi, Silas ?

—Certainement !... C'est un très grand sport.

—Eh bien ! C'est tout ce qu'il y a de plus simple.

—Je vais en parler demain à Selder... car les bois du "Long Filon" lui appartiennent.

A cet instant Lisy parut se réveiller de son torpeur et s'interessa énormément à la chasse à l'ours.

—Mais pourquoi pas ce soir, mon père ? Vous êtes bien certain de rencontrer M. Selder chez lui... Je sais que M. et Mme Selder ont du monde ce soir... M. Estampard y dîne.

—Des ce soir même la partie de chasse peut être organisée... Les grizzlys peuvent décamper d'un jour à l'autre et ce serait une affaire malquée.

Jay Sheldon faisait, nous le savons, tout ce que voulait sa fille. Bien qu'il fût un froid pénétrant, si tôt le dessert servi, il faisait demander son traîneau et se rendait chez M. Selder.

Silas Level pendant le cours de la conversation, avait interrogé la jeune fille du regard, mais celle-ci était demeurée impassible. Ce ne fut qu'après le départ de son père qu'elle entraînait les deux jeunes gens dans un petit salon, pour faire une partie de piquet, tandis que sa mère se mettait au piano.

L'absence de Jay Sheldon ne dura pas plus d'une heure.

Tout était arrangé pour le lendemain même. M. Selder avait trouvé la proposition excellente, et la partie de chasse était déjà organisée pour le lendemain.

Ulysse Estampard qui, on s'en souvient, dînait ce soir-là chez M. Selder avait insisté beaucoup pour que la battue eût lieu au prochain jour. Il se faisait une fête de tirer un ours grizzly.

—Moi, dit Lisy, tandis que dans ses yeux brillait une lueur diabolique—je rêve d'avoir pour descende de l'it... une peau... une peau d'ours !

Monsieur Level, si vous tuez un ours, sa peau m'appartient, n'est-ce pas ?

Et Silas Level de permettre plusieurs peaux d'ours. Joseph Nertan en faisait de même. A entendre les deux jeunes gens, Mlle Sheldon se trouverait dès le lendemain soir à la tête d'un énorme tapis, qui tiendrait toute sa chambre à coucher.

—Ta, ta, ta, ta... fit en riant Jay Sheldon—ça ne doute de rien ces jeunes gens. Mais je vous dis que ça ne s'abat pas par-dessus la jambe. Et que si elle ne lui pince pas une balle que son cœur, ah ! bien, qu'il mortellement blessé, il peut parfaitement arriver jusqu'à vous et vous étrangler... Ça a la vie extraordinaire dure.

—Ah !—dit avec effroi Mme Sheldon, que ne laissez-ou ces horribles bêtes tranquilles !... Un malheur est si vite arrivé !

—Mais, mon ami !

—Il n'y a pas de... mais mon ami !

—Les femmes ne sont pas faites pour aller à la chasse à l'ours. Donc, elles n'y entendent rien. En attendant la journée de demain, allons nous coucher, car la chasse sera rude, et tous devons nous lever de bonne heure.

Et Jay Sheldon donnait le signal de la retraite, entra dans ses appartements, tandis que Silas Level et Joseph Nertan prenaient congé.

Le lendemain matin, après un déjeuner très frugal, emportés par plusieurs traîneaux, qui, entrecouverts de grandes allures de trotteurs américains, volaient littéralement sur la neige dure, on franchit en une demi-heure la distance qui sépare Hélena des bois du "Long Filon". Ce sont de sapins centenaires, des épicéas gigantesques, qui forment avec leurs épaisses ramures des taillis immenses, impénétrables, si ce n'est par de grands cerfs aux bois énormes.

Les cerfs avaient fui et ne se montraient plus depuis les grands froids, chassés par le voisinage des ours grizzlys.

Les chasseurs se comptaient au nombre de dix. Hector et M. Selder occupaient le centre de la ligne. Jay Sheldon se tenait plus loin, puis venaient d'autres commerçants d'Hélena, et enfin en retour Joseph Nertan et son inséparable Silas Level, tous les deux armés jusqu'aux dents.

Les deux premiers avaient été postés à l'orée de vastes abatis qui couvraient deux des bois du "Long Filon". Le matin, un Indien, chargé de conduire la troupe des rabatteurs, avait relevé la trace des ours, les rembourait dans la partie supérieure des bois.

Tous les animaux furent devant l'homme, même le lion, le tigre, les grands ours.

C'est que, poussés, traqués, acculés, qu'ils attaquent à leur tour l'ennemi mortel, l'homme.

Il y avait aussi la faim qui les rend féroces. Ils tuent alors pour dévorer leurs proies. Mais règle générale les grands fauves eux-mêmes commencent par tenter de se dérober aux prédateurs approches de l'homme.

La battue commença.

At la fin, bien au loin, les traqueurs menaient à la fois, poussant des cris, tapant sur des troncs d'arbres, criant de temps à autre un coup de revolver pour déloger les ours de leur retraite et les pousser sur la ligne des tireurs.

Blentôt des hurlements prolongés prouvèrent que les animaux avaient été vus pour corps et qu'ils fuyaient devant la traque.

Il y eut encore vingt minutes d'at-

tente anxieuse, puis un craquement léger se fit entendre et un ours énorme se déclara à sortir du bois, se montrant à découvert.

Il se montra à dix mètres de Jay Sheldon, qui lui envoya au plus vite une balle. L'animal fit un bond sur place, et se dressant sur ses pattes de derrière, s'élança sur son ennemi.

Jay Sheldon reprit son tir, mais en pareille conjoncture on tire trop précipitamment, on est nerveux, agité, on se presse, on ne possède pas ce que l'on appelle si bien dans l'armée le sang-froid des vieilles troupes.

Le grizzly était bien atteint, mais il se tenait toujours debout, et il arrivait sur ce pauvre Jay Sheldon.

Celui-ci eut la malencontreuse idée de se reculer pour se donner un champ de tir et pouvoir continuer à fusiller l'ours avec son Winchester—cette mauvaise carabine à répétition dont on fait couramment usage par toute l'Amérique.

Mais lui ne prit, car le pied lui glissa sous sa retraite, et c'est tout de son long qu'il s'étendait.

L'ours était déjà sur lui.

Mais Ulysse Estampard, laissons-lui pour le moment ce nom dont il a tant besoin, avait vu le coup et se précipita à son tour :

—Ne bougez pas, cria-t-il de toutes ses forces, pour l'amour de Dieu, ne bougez pas.

Et plaçant le bout de sa carabine dans l'oreille de l'ours, il lui faisait sauter la cervelle.

L'horrible bête s'abattit comme une masse sur Jay Sheldon, qui, à demi étouffé, sentait ses derniers trépassements d'agonie.

Deux des chasseurs accouraient, et au prix de violents efforts, arrivaient à dégager ce pauvre Jay Sheldon de dessous l'énorme corps de l'ours qui avait expiré sur lui.

Tout étourdi, il se leva, s'ébranla, et tendant la main au peintre :

—Ma foi ! c'est entre nous à la vie, à la mort... Sans vous, sans vous, très heureux coup de feu !... j'étais absolument flambé.

—J'ai eu de la chance, cher monsieur Sheldon, et puis un autre serait venu qui en aurait fait tout autant.

Mord le cœur. En attendant, l'ours n'aurait mis en petites pièces.

—Vous exagérez !... Vous exagérez !—fit en riant notre ami, ces bêtes-là sont bien moins méchantes qu'on ne le suppose.

Alors, palpitant, secouant, massant Jay Sheldon :

—Comment vous trouvez-vous ?

—Mais bien !... très bien !... On ne peut mieux... pas même étourdi, grâce à vous.

Alors, regardons nos places, parce que la battue est loin d'être finie. Et il doit rester pas mal de ces messieurs-là ! Il désignait du bout de sa botte le grizzly dans l'encinte.

Chaque tireur retournait à son poste.

Trois autres grizzlys s'échappaient du bois au grand trot, qui furent abattus à longue portée.

Six autres s'échappèrent.

A cet instant, de dessous bois, presque en face du poste d'Ulysse Estampard qu'il n'avait pas encore quitté, se fit entendre une voix perçante.

—Monsieur Sourdac !... monsieur Hector Sourdac !... A moi ! Je vous en prie !

Trois personnes entouraient à ce moment Hector : Jay Sheldon et deux des chasseurs, riches commerçants d'Hélena, qui fréquentaient quotidiennement chez William Selder et Jay Sheldon.

A cet appel, tous deux avaient relevé la tête.

La voix renouvellait son appel :

—A moi, monsieur Sourdac !

—Ah ! ce brave Hector n'y voyait pas sa lalce.

L'être loyal que nous connaissons ne songeait nullement à lui-même.

Il ne pensait qu'à une chose, c'est qu'un être en péril pouvait avoir besoin de lui.

—J'y vais !—répliquait-il à pleine voix.

Et à corps perdu, la carabine à la main, il s'élançait sous les épaisses tronçonnades des sapins.

Bien à tort on confond la naïveté avec la sottise.

La naïveté c'est cette qualité procédant à la fois du cœur et de l'esprit, qui fait que l'on ne pense pas d'abord à soi-même, que l'on ne cherche pas tout d'abord la petite bête.

Les naïfs ne seront jamais ce que l'on nomme aujourd'hui les êtres à compartiments.

Tel était Hector Sourdac, la loyauté, mais en même temps la simplicité même.

Non pas qu'il fût bête. Nous l'avons vu à l'œuvre, et au peintre arrivé, à l'artiste plein de talent, il était resté l'homme de ces dévouements originaux qui procèdent à la fois de ces deux enfants de Paris, le gavage et le rapin.

Vainement, comme bien on pense, il fouilla l'espace tout du bois d'où était partie la voix mystérieuse.

Rien, bien entendu !... Il ne trouvait rien !

Alors, prompt retour sur lui-même.

—Eh ! mais !—se dit-il, s'arrêtant net la carabine au pied, mais c'est Hector Sourdac que l'on a appelé !

Tapant du pied :

—Qui est-ce qui sait ici que je me nomme réellement Hector Sourdac ?

Un seul être au monde... C'est William Selder !... Et le brave cœur... il est incapable de m'avoir menti !

Donc !... et l'on m'a appelé ainsi par mon vrai nom... c'est que l'on a intérêt à me surprendre... et à me prendre !

Il avait deviné, avec cet instinct déçu par la lutte à outrance développée dans l'intelligence de l'homme.

—Qui a intérêt à ma perte ?

Pendant une seconde, il réfléchit et conclut :

—C'est cette sale petite rosse de Lisy !... J'en suis sûr !

Notre homme hochait la tête :

—Tout ça, si ça n'est pas elle, c'est à coup sûr un bipède qui a voulu me monter un joli bateau.

Et souriant d'un rire amer, il conclut :

—Le dernier bateau !... Au bout d'une branche.

Il revint sur la ligne des tireurs où il y avait grand brouhaha.

Quatre ours ! ce n'était certainement pas un résultat ordinaire !

Quatre grizzlys gros comme des boucs, car les ours de cette espèce sont énormes.

William Selder, le directeur de la battue, félicitait les rabatteurs. Il leur promettait double salaire et triple distribution de whiskey, lorsqu'il se sentit touché au bras et se retourna vivement.

—Tiens ! c'est vous ! Ulysse !... ah ! bien !... mon cher garçon !... Je n'ai pas pu vous complimenter encore comme vous le méritez... C'est affaire à vous... pour les abatteurs ! Sans vous, ce pauvre Jay Sheldon s'en allait dîner chez Pluton... Il se serait déjà arrêté au pays des ombres.

William Selder s'arrêta.

Seux yeux venaient de rencontrer ceux du peintre, et il venait de comprendre à l'instant qu'il s'agissait d'une affaire extraordinaire et sa-

rieuse.

—Qu'est-ce qu'il y a ?—demanda l'excellent William.

—Il y a que je viens de me laisser prendre dans un piège... et que je me croie absolument perdu.

William Selder regarda ce grand garçon pour lequel il pressait maintenant une affection sincère.

Hector Sourdac surprit au vol ce regard.

Aussi répliqua-t-il aussitôt :

—Non ! Non ! Je ne suis pas fou !... mais parfaitement dans mon bon sens... Je viens de me laisser pincer comme une brute.

En quelques mots, il racontait à William Selder l'histoire de la battue.

—Oh ! oh ! fit ce dernier, il faut aviser... Vous avez pleinement raison... Et tout de suite.

Et comme Hector l'interrogeait du regard :

—Laissez-moi agir... Je prends à faire... et ne le laissez point.

Et William Selder se dirigea aussitôt vers Jay Sheldon qui était allé à l'entrée du bois et il se mit à l'entretenir avec une extrême animation.

Jay Sheldon opinait de la tête, et faisait : "Où ! Où ! Où !".

Naturellement, on ne pouvait à cette distance surprendre le sens de leur conversation, mais, en tout cas, ils n'avaient nullement l'air d'être en désaccord.

Les chasseurs étaient réunis, et aussi les traqueurs, ce qui composait un très nombreux groupe.

On tournaient et on retournait les ours, admirant leur taille colossale et leurs armes, griffes et dents, si redoutables.

Silas Level et Joseph Nertan s'étaient approchés eux aussi, ils montraient les trous dans les arbres qu'ils avaient tirés et s'approprièrent pour le moins la mort de deux des ours.

Comme tous les grizzlys étaient criblés, il était fort difficile de leur constater leurs coups d'adresse.

On discutait cependant, et la conversation menaçait de devenir très animée, comme il arrive toujours en pareil cas, lorsque la voix impérative de Jay Sheldon se fit entendre.

—Joseph Nertan ! Je rentre... Veuillez, je vous prie, prendre place dans mon traîneau.

Et le véhicule étant avancé, le cocher se disposait à toucher les traqueurs, lorsque M. Sheldon s'adressant à son premier commis :

—Silas, mon bon ami, vous voudrez bien dîner à la maison ce soir... J'ai absolument besoin d'un traîneau.

Et le traîneau, bondissant sur la glace durcie, portait comme le vent.

On chargeait les ours sur un chariot après leur avoir fait un lit de branches de sapins et les autres traqueurs reprenaient le chemin d'Hélena.

Silas, on le comprend, s'empressait d'obéir aux ordres de son chef, et après avoir été changé de costume et d'être revêtu d'un élégant "smoking", le veston noir, très ouvert, qui a essayé de remplacer l'habit, il arrivait à la villa Sheldon.

Tout était illuminé "à giorno" comme pour une réception très luxueuse.

—Il paraît que l'on veut fêter les triomphateurs.

En entrant dans le salon où se trouvaient réunis les invités, Silas Level chercha vainement son excellent ami Joseph Nertan.

Celui-ci ne brillait que par son absence.

Au moment où il adressait un salut profond à Mme Sheldon et à sa fille, Jay Sheldon lui mit la main sur l'épaule.

L'entraînant dans un coin du salon, il lui dit à mi-voix :

—J'ai vu venir d'une chose, mon cher Silas, c'est que, si j'arrivais un désagrément quelconque à votre excellent ami Ulysse Estampard, dès le jour même, je vous en avertis, Silas Level, je ne vous prends pas en train, dès le jour même, vous ne feriez plus partie de la maison.

—Et moi, je m'empresse d'ajouter ce qui n'est pas un secret, que Silas n'avait pas encore aperçu, et qui se trouvait devant lui, l'arrant tout en retraite, c'est que je suis tout disposé à m'occuper de votre avenir.

Mais si vous ne vous montrez ni souple, ni obéissant... touchant l'affaire dont mon excellent ami Jay Sheldon vient de vous dire deux mots... je ne sais pas ce qui vous arriverait... mais je suis certain d'essentellement insupportable... A bon entendeur, salut !

Un maître d'hôtel ouvrait les deux battants de la grande porte de la salle à manger et annonçait que "madame était servie".

Ce fut Ulysse, le triomphateur de la journée, qui arrondit son bras avec grâce pour l'offrir à la maîtresse de la maison, et la conduire à table.

Pendant le potage, Lisy Sheldon, dont les petits yeux inquisiteurs interrogeaient vainement Silas Level, qui, décidément, "ne voulait plus rien savoir", Lisy Sheldon

AVIS A NOS CLIENTS

Nous vous informons respectueusement que NOUS CONTINUERONS A RACHETER

NOS COUPONS DE

"BROWN SHAG"

Jusqu'au 1er juillet 1902

Nous avons l'honneur d'être, etc.,

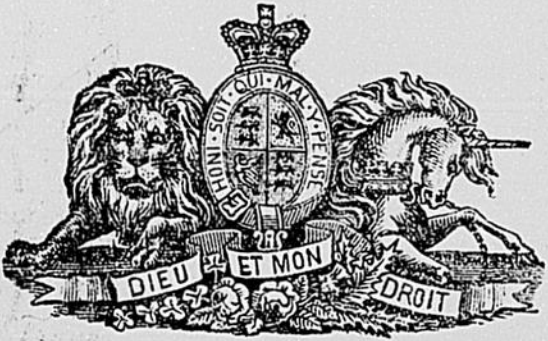
L. LARUE, JNR.,

Branche de THE AMERICAN TOBACCO CO. OF CANADA, Ltd

LA RECEPTION VICE-ROYALE

Les décorations extérieures.— Les arcs de verdure.— Au Palais Législatif

QUEBEC LA JOLIE!



(De l'ÉVÉNEMENT de mardi.)

Notre vieille cité de Québec est dans l'émulation, et il y a de quoi, car elle a reçu hier les futurs monarques d'Angleterre, le duc et la duchesse de Cornwall et d'York.

Jamais encore notre bonne vieille cité s'était aussi éblouie, pour la circonstance elle s'est fait coquette sur ses vieux ans et de même que Venise, lors de son inoubliable carnaval, l'antique cité de Champlain s'est parée de ses plus beaux atours.

Québec s'est transformée, elle est unique en son genre, notre antique cité par la nature de sa fondation et se prête admirablement aux décorations que l'homme veut bien lui donner.

Québec est aujourd'hui le point de mire de milliers et de milliers d'étrangers qui ont afflué dans ses murs depuis dimanche, car à vrai dire, les fêtes de réception sont commencées dimanche.

N'y avait-il pas, ce jour-là, grande parade d'égilse et revue navale et militaire sur les Plaines? Dès les 9 heures, le matin, la Grande Allée était encombrée littéralement d'une foule immense voulant se donner le spectacle de voir les militaires à leur sortie de la salle du Manège pour se rendre à la messe à la chapelle du Séminaire. D'un autre côté, les marins français de la "D'Estree" se rendaient à la grande messe à la Basilique où le Rév. abbé Faguy leur souhaita la bienvenue en termes touchants, rappelant les gloires françaises au Canada avant que ce pays devienne une colonie anglaise. Au sortir de l'église, une manifestation toute de sympathie et spontanée attendait nos braves marins et de tous côtés la foule les acclamait, chapeau bas jusqu'à la côte Lamontagne. On sentait bien là le cœur véritable du "French Québec."

À 2 heures, sur les Plaines d'Abraham, on avait annoncé une parade de tous les militaires appartenant à diverses dénominations religieuses, à laquelle plusieurs milliers de personnes se proposaient d'assister, mais la pluie, une pluie fine et semblant vouloir durer à tout dérangé, et elle n'était pas au programme pourtant.

À 4 heures, la répétition générale du chœur de 3.000 élèves des écoles des Frères, sous la direction de M. Geo. Hébert, qui devait avoir lieu en

bureau du "Daily Telegraph": 100 au magasin de M. McWilliam, rue St-Jean; 150 au magasin de M. Dussault, marchand de tabac, rue St-Jean; une centaine à la résidence de l'hon. Sharples et une centaine à la magnifique résidence de M. Boswell, rue Des Carrières.

Sur la façade principale du Frontenac, sur fond rouge et bleu, on lit: "Native or English, Canadian, we Teuton or Celt, or whatever we be, we are all of us loyal in our greetings to Thee!"

À l'Archevêché on lit sur des inscriptions surmontées de banderoles d'écussons, ce qui suit: "Longue vie à Leurs Altesses Royales." Tout au-dessus la couronne royale et aux côtés: "Thronus Firmus Juxta" et "Bonus Tui Felix." Au presbytère, on a fait grand déploiement de drapeaux.

Les quatre colonnes vénitiennes sur la rue du Fort, sont de toute beauté, elles sont recouvertes à leur base de feuilles d'érable et d'inscriptions appropriées. Elles sont surmontées de fleches dorées du plus bel effet.

Les décorations à l'hôtel de ville sont superbes; on y admire les portraits du Roi Edouard VII, et de la Reine Alexandra, au milieu; de chaque côté les portraits de Leurs Altesses Royales le duc et la duchesse de Cornwall et d'York, puis des écussons aux armes de la cité, des drapeaux à profusion, en un mot une décoration qui fait honneur à notre cité. Il y avait aussi des festons de lumière sur la façade principale.

Sur la façade de la Basilique se voit une croix en lumière électrique avec longue suite de drapeaux partant du haut et venant jusqu'aux portes; sur le côté de la rue Buard, on lit en lettres de feu: "Hommage sur la plus haute muraille de l'édifice, chaque lettre étant entourée d'un minuscule drapeau de couleurs différentes.

Au Palais de Justice, le spectacle était féérique; on y avait placé 600 lumières électriques et 300 drapeaux, les lampes électriques s'étendaient depuis le dôme jusqu'au bas de l'édifice. M. A. Guérard avait été chargé de ces décorations qui ont été surveillées par M. Emile Bureau.

Cet ordre avait été reçu à 2 heures, vendredi, et le tout a été prêt pour le temps de la réception par M. Guérard, qui a dû l'accepter après le refus d'un autre entrepreneur.

Au bureau de la Milice, rue St-Louis, on admirait plusieurs transparents et écussons.

Le Rond de Châteaufort avait été magnifiquement décoré et on y voyait grand nombre d'écussons.

Immédiatement vis-à-vis l'église des Soeurs Franciscaines, une autre inscription se déploie à la brise: on y lit en français: "Edouard, roi et empereur" et de l'autre côté: "Edouard Rex Imperator."

L'asile Ste-Brigitte est aussi fort bien décoré.

La grande estrade construite à la demande de M. Geo. Hébert est en face du Parlement. On y compte vingt et un drapeaux et dix-sept drapeaux. Il y avait place pour 3.000 personnes. Le plan de cette estrade a été fait par M. E. B. Taché.

Au bureau de l'Immigration des Etats-Unis, on voit le portrait du regretted président McKinley, drapé de tentures de deuil, faisant contraste avec les décorations colorées et les gais décors qui se voient partout ailleurs.

L'hôtel St-Louis est recouvert de drapeaux; on y voit en lettres électriques une couronne royale et un

carré de lumières d'un fort bel effet. En face du Kent House, on admire une longue banderole en fleurs, à double rangée, d'un goût fort remarquable. On y lit l'inscription "Your presence gladdens our days."

Au Palais Législatif, douze cents lampes ont été placées sur la façade de la grande tour du côté est et sur celle de la rue St-Louis.

Les principales lignes architecturales de l'édifice sont dessinées en lignes de feu et la grande tour centrale a été couronnée d'un bouquet lumineux.

A la salle des Manoeuvres, sur la Grande Allée, on lit les deux inscriptions: "Bienvenue" et "Welcome" en lettres de feu.

Au bureau du Grand-Trône, il y a une couronne royale et les lignes architecturales de la bâtisse sont décorées au moyen de lumières électriques.

Les quatre de la compagnie Allan sont flanqués d'immenses chiffres lumineux qui rappellent deux dates mémorables: 1851 et 1901, ainsi qu'un colossal "Welcome" en lettres de feu.

Vers le sommet de l'immense édicule du Grand-Nord, on lit en lumineuses lettres lumineuses: "Great Northern Railway of Canada."

A la douane, les décorations sont aussi du plus bel effet.

Au Club de la Garnison, les décorations sont nombreuses, de même que les écussons.

La rue St-Louis est décorée à profusion de petits drapeaux flottant au-dessus des passants. On y remarque l'inscription traversant la rue, sur velours: "Loyauté et Bienvenue."

Un arc de verdure magnifique s'étend tout à côté du Club de la Garnison. On y admire des dessins variés: un canon, une bombe, au centre, et au frontispice une rose, un charbon, une feuille d'érable et un trèfle. Tout à côté le mot: "Welcome" et du côté de la citadelle le mot "Bienvenue."

La porte St-Louis est entourée de lumières électriques. On y voit au sommet un superbe portrait du roi Edouard VII et de la reine Alexandra avec couronne royale.

La Grande-Allée est fort bien décorée; de jolis petits drapeaux flottent dans toutes les directions et les façades des somptueuses édifices sont recouvertes de drapeaux et d'écussons variés, tandis que dans les parterres sont dissimulés des lanternes chinoises. Tous les poteaux de télégraphes, de téléphone ou de trolley ont été entourés de guirlandes de verdure avec écussons aux armes des diverses provinces et villes.

En face des terrains du Q. A. A. A. on lit sur une large banderole en velours: "Aux jeunes futures souveraines, le vieux Québec", en français et en anglais.

Immédiatement vis-à-vis l'église des Soeurs Franciscaines, une autre inscription se déploie à la brise: on y lit en français: "Edouard, roi et empereur" et de l'autre côté: "Edouard Rex Imperator."

L'asile Ste-Brigitte est aussi fort bien décoré.

La grande estrade construite à la demande de M. Geo. Hébert est en face du Parlement. On y compte vingt et un drapeaux et dix-sept drapeaux. Il y avait place pour 3.000 personnes. Le plan de cette estrade a été fait par M. E. B. Taché.

L'ARCHE PRINCIPALE

L'arc de triomphe élevé par le gouvernement de la province de Québec, avenue Dufferin, place du Parlement, comprend un corps principal d'édifice percé par quatre grandes ouvertures arquées au plein centre, de

quinze pieds de largeur par vingt-cinq de hauteur, flanqué de deux bas-côtés de dix-huit pieds par treize, avec ouvertures donnant passage aux piétons. Le corps principal comporte dans les 35 pieds du sol un entablement régulier surmonté d'un attique avec arcaides ajourées. Aux centres de cet attique de neuf pieds d'élévation quatre piédestaux supportant des statues ioniques servant chacune de gaine à une hampe de drapeaux. Cet attique est ensuite surmonté par un dôme à plan carré couronné d'une lanterne ouverte, recouverte d'une coupole sphérique sur laquelle s'appuie une colonnette avec chapiteaux fleurdelysés de perles, d'où émerge une hampe d'étendard couronnant le tout. La hauteur totale de cet édifice, de la base de la hampe en question est de soixante et dix pieds.

La décoration de l'ouverture principale comprend en premier lieu, sur quatre piédestaux adossés aux piédestaux de la province de Québec, comme d'habitude, de grands vases de forme antique, couleur outremer, ornés de filets d'or remplis de fleurs. Au-dessus des petits entablements des bas-côtés, dans un massif de plantes et de fleurs de serre, deux écussons, l'un au champ de gueules chargés du chiffre du Roi, l'autre au champ d'azur au chiffre de la reine, surmontés d'une guirlande de fleurs d'érable aux tentes automnales. Toutes les clefs de voûte portent les trois feuilles d'érable ligées et de sinople de la province de Québec. Comme pièce principale, dans le centre de la corniche du grand entablement les armoiries royales, avec supports, lambrequins, etc., sculptés sur une large cartouche à volute.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Du côté de la Grande-Allée on lit l'inscription suivante, sur fond rouge: "Québec accueillie avec bonheur le fils de son Roi" et de l'autre côté: "Dieu guide vos pas."

AU PALAIS LEGISLATIF

Au Palais Législatif, les décorations n'étaient pas moins remarquables que l'arc de triomphe.

Dans le portique de l'entrée, le drapeau de la province de Québec, surmonté de cinq pieds au-dessus de la chaussée, au bas des premiers gradins de l'ouverture. Cette marquise est en drap craquelé; une corniche en bois doré et sculpté l'entoure et la supporte, et à son centre, sur une cartouche contourant les moulures, sont les chiffres du prince et de la princesse. Le bas de cet arc est orné de lambrequins fleurdelysés, galonnés d'or et de soie avec glands.

Des drapeaux aux brillantes couleurs et attachés à des hampe sculptées et dorées, garnissent les côtés du portique entre les colonnes et les pilastres accolés.

On a repeint à neuf les corridors, les vestibules et le grand escalier qui étaient parés de fleurs.

La salle du Conseil avait un aspect tout à fait princier. Tous les ornements ont été richement enjolivés de dorures. Vis-à-vis la grande porte d'entrée, se trouvait le trône destiné à Leurs Altesses Royales. Au-dessus de ce trône, se déploie un grand dais en drap craquelé et de sinople, surmonté d'une couronne ducal. Le dais est en drap craquelé et de sinople, surmonté d'une couronne ducal.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

Le tout surmonté de la couronne royale. Sur le dé des piédestaux de l'attique du côté droit, les armes d'Angleterre; au côté gauche, l'écu de France, d'azur aux trois fleurs de lis, surmonté d'une croix d'or.

A SAINT-ROCH

Si nous descendons à St-Roch, on constate facilement que malgré que ce quartier ne recevra pas les visiteurs royaux, les citoyens n'en ont pas moins fait des décorations qui valent plus qu'une mention spéciale. Les propriétaires des grands établissements de la rue St-Joseph surtout, se sont surpassés. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner les noms de ceux qui se sont distingués.

A St-Sauveur, même entraînement et même rivalité à qui fera le plus beau déploiement en fait d'ornementation, non seulement dans les magasins, mais aux résidences privées.

A LA BASSE-VILLE

Les résidences avoisinant le marché Champlain sont bien décorées; la rue St-Pierre et la côte Lamontagne ne le cèdent en rien aux rues de la Haute-Ville. On remarque un arc de verdure superbe au pied de la côte, en face des établissements de MM. McCall, Sheehy & Cie et Giroux, pharmacien.

Le qual du Roi et ses abords présentent le plus bel aspect et les colonnes vénitiennes n'en sont pas le moindre attrait.

DISSERTION

En un mot, la toilette de notre ville a été complète et de tous côtés on n'a rien épargné pour l'ornementation de nos rues. Ainsi, jusque dans les confins de la ville, pas une maisonnette qui n'ait arboré quelques drapeaux, des oriflammes, des inscriptions ou des guirlandes de verdure. La réception au duc et à la duchesse d'York a donc été générale dans la vieille cité fortifiée et tous ceux qui ont été témoins de ces choses qu'on ne voit qu'une fois dans la vie en gardent le souvenir impérissable.

Plusieurs anciens citoyens de Québec se rappellent encore la visite de la première frégate française, "La Capricieuse", et de son affable commandant, M. de Belvédère, en juillet 1854 et n'ont pas oublié la visite du Prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, en 1860, mais alors Québec n'était plus le même d'aujourd'hui; il n'y avait pas de tramways, pas d'omnibus, pas de voitures à cheval, pas de chars urbains traînés par des chevaux; nous n'avions pas une seule avenue en asphalté; pas de Parc Victoria; pas de longue promenade sur la terrasse, qui était de peu de dimension à cette époque et surtout pas de lumière électrique, progrès qui favorisait tant les décorations, et embellissements, et cependant la réception au futur roi d'Angleterre d'aujourd'hui fut si belle et si laide d'agréables souvenirs dans notre population.

Les fêtes d'hier et d'aujourd'hui sont donc de celles qu'on ne voit qu'une fois dans la vie et elles auront été couronnées d'un éclat qui ne sera effacé par aucune autre ville de la Puissance du Canada.

Le lecteur comprendra sans peine que nous n'avons pu, dans cette nomenclature, et surtout avec le peu d'espace à notre disposition, donner la part à chacun, mais il comprendra que nous n'en avons fait l'impossible et que nous tenons surtout à faire connaître et apprécier le rôle des citoyens de Québec lorsqu'il s'agit de recevoir dans nos murs les futurs monarques du vaste Empire Britannique. A tous nous offrons de sincères remerciements pour leur dévouement en cette noble circonstance. Encore une fois à tous merci et répétions, en terminant ce compte-rendu imprévu, avec les échos du prof. Geo. Hébert: "Dieu Sauve le Roi!"